

FIGARO ILLUSTRÉ

CONSTANTINOPLÉ



LA TURQUIE NOUVELLE

d'après un pastel de ZONARO



Les Chroniques du Mois

RETOUR DE VACANCES

Paris me semble être, cet automne, un peu trop dénué vraiment de coquetterie. Paris se néglige. Il a tort. Pas plus qu'une femme, une ville qui a le souci d'être aimée pour elle-même ne doit cesser d'être attentive à sa "ligne", à sa toilette, à tout ce qui la rend désirable et ajoute au prestige de sa beauté. Paris s'est brusquement affranchi de ce souci-là. Ville imprudente !

Elle ne réfléchit pas qu'en ce moment surtout il y aurait pour elle intérêt à se surveiller. Nous revenons de vacances, et deux mois de promenade hors de chez nous nous ont rendus difficiles. A la mer ou dans la montagne, en Suisse ou dans les Pyrénées, partout où se donnent rendez-vous les maladies à la mode, et où il convient d'aller se reposer un peu en se fatiguant beaucoup (les stations les plus fréquentées ne sont-elles pas celles où la neurasthénie fait quatre toilettes par jour ?), nous avons eu, pendant deux mois, l'impression de vivre dans du neuf. Ces villes d'eaux, ces plages, ces montagnes s'étaient si joliment parées pour nous recevoir ! Des chaussées propres, des devantures jolies et des sourires à toutes les portes ; des magasins où l'on dirait que rien n'est fané depuis un an, et que la vendeuse elle-même a rajeuni... des rues où l'on circule à l'aise, et qui semblent faites pour assurer l'agrément des longues flâneries ; nul désordre ; pas trop de bruit ; il n'est pas jusqu'à l'air qu'on respire qui ne semble être, lui aussi, de l'air tout neuf, à l'usage des étrangers...

Paris ne comprend-il pas que, pour nous faire oublier toutes ces choses — au moins, pour ne pas nous obliger à les regretter trop — son devoir serait, le jour où nous revenons frapper à sa porte, d'avoir à peu près fini sa toilette et de ne point nous effarer par l'indécence de son aspect ? Il semble que ce soit une gageure ! et jamais peut-être la grand-ville n'avait offert aux Parisiens le spectacle d'un gâchis, d'un désarroi si répugnant. Ce ne sont que rues barrées partout, chaussées

défoncées, passerelles jetées, amoncellement de matériaux, cordes tendues, palissades dressées dans tous les sens ; et l'on dirait une guerre de barricades organisée par ceux qui sont "restés" contre ceux qui sont partis.

Mélancolique retour, en vérité ! Et cependant ce n'est point le gâchis de nos rues qui m'a le plus choqué depuis un mois. Ce qui, dans cette ville en désordre, afflige le plus mes yeux de Parisien déshabitué de Paris, c'est la façon dont m'est annoncée sur certaines façades et sur certains murs le retour de la "saison" parisienne.

En wagon, je pensais à tout ce qu'il y a de grave et de charmant, de réconfortant et de joyeux, de pittoresque, d'émouvant dans le recommencement d'une "saison de Paris". Octobre... c'est le mois où le savant revient à son laboratoire, l'étudiant à son école, et l'artiste à son atelier ; c'est le mois durant lequel se repeuplent les musées, les concerts et les théâtres où le génie des maîtres est fêté ; c'est la date traditionnelle du retour des esprits au labeur et à la bataille. On rentre ! De toutes les gares, les omnibus chargés de malles ramènent et dispersent dans Paris toutes les ambitions, tous les rêves, raisonnables ou fous, dont nous allons vivre pendant dix mois. Assurément, ces dix mois-là ne verront pas s'accomplir que de bonnes besognes ! Il y aura bien quelques mauvaises lois votées ; il y aura des procès mal jugés ; il y aura des mauvaises pièces, de mauvais livres et des opéras ennuyeux ; il y aura des expositions de peinture où bien des mètres de toile seront consommés sans profit appréciable pour l'art ; et les murs des locaux innombrables où, chaque soir, sur toutes sortes de sujets, Paris pérore, prêche ou discute, n'entendront pas que de sages discours... Sans doute, ces dix mois finiront sans que nous soyons devenus beaucoup plus raisonnables que nous ne le fûmes l'an passé ; et l'ordinaire clientèle de nos meetings, de nos clubs, du tea room et du cabaret n'aura pas grandi en sagesse, énormément... N'importe. Si nous ne sommes pas meilleurs, au total,

nous ne serons pas pires ; et dans cette furieuse poussée d'activités bonnes et mauvaises, il est probable, il est même certain qu'un bon nombre de choses utiles et de belles choses auront été faites, et que Paris demeurera la ville où doivent venir, — et revenir — ceux que tentent l'Esprit et la Beauté.

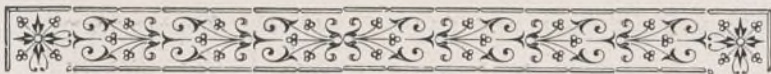
Et voilà justement ce que le visage de cette ville n'indique pas du tout.

Je regardais la rue, l'autre jour, tandis que, à travers les décombres et les précipices, un fiacre titubant nous ramenait à domicile, ma malle et moi... Et sur l'alignement terne des maisons, je vis brusquement flamboyer la polychromie d'une façade où des ouvriers disposaient des girandoles lumineuses. Vous connaissez la maison ; c'est un de nos plus achalandés music-halls. Il avait fait sa toilette, lui ! Il avait même à ce point soigné son maquillage, que cette façade apparaissait comme un masque de mi-carême au milieu de figures mal lavées. Et déjà elle semblait, cette maison au décor hideusement criard, appeler le monde, et nous prendre tous à témoin qu'elle n'avait pas, depuis deux mois, perdu son temps. « Me voilà prête à vous recevoir, mesdames et messieurs, semblait-elle dire aux passants ; et la « saison » peut s'ouvrir ; vous trouverez ici des joies dignes de vous. » Aux kiosques voisins, des titres neufs, en trop gros caractères, s'étaient : c'étaient ceux des revues de fin d'année qui guettent, dès la fin de septembre, le retour des Parisiens ; et déjà chacun de ces titres était une promesse de grivoiserie basse, — un commencement d'obscurité. Au long des palissades voisines et sur les murs éclatait le coloriage violent d'affiches toutes fraîches ; et là aussi s'annonçait le recommencement de la saison parisienne. C'étaient des portraits, des effigies caricaturales, que des noms connus avaient signés : ici, Mayol, fleur à la boutonnière, la face ronde et rose allongée d'un toupet de cheveux en flamme d'or ; là, Dranem, le nez peint en vermillon, sous le petit chapeau cabossé ; plus loin, Jeanne Bloch, aux formes copieuses. Mon fiacre filait doucement, et je continuais de regarder Paris, et sur tous les murs je

retrouvais, de distance en distance, les mêmes sourires, les mêmes grimaces; çà et là s'y ajoutaient une nudité, la silhouette d'une fille en maillot, l'œillade d'une chanteuse inconnue qui sera « lancée » demain. Une façade neuve encore, ou remise à neuf; deux façades, trois façades, éclatantes sous la parure du badigeon frais... Je les reconnais toutes: ce sont les locaux « très parisiens » où des chansons sales et des femmes faciles nous seront offertes à volonté, cet hiver. Nos théâtres ont conservé leur physiognomie familière, et nulle part on ne travaille à leur embellissement; nos monuments, nos musées, n'ont pas changé de figure non plus; et ce sont des placards minuscules qui annoncent les programmes de nos écoles. Seuls, les music-halls se sont nettoyés, maquillés, repeints et redorés, comme si la foule n'avait de son contact usé vraiment que ces lieux-là; comme si c'était à ces lieux-là surtout qu'on la sait impatiente de retourner; — seule, la chansonnette et la danse obscène s'offrent sur nos murs le luxe de la grande publicité, de l'annonce en grosses lettres et du portrait, comme si c'étaient là les joies que réclame d'abord, après deux mois d'hygiéniques délasséments, la curiosité de Paris!

Alors j'ai pensé aux étrangers qui nous font visite en octobre, et qui cherchent à deviner l'âme de Paris, en regardant ses rues... Et je suis rentré chez moi, un peu agacé.

PIERRE OU PAUL



LES AFFAIRES

Un coup de tonnerre est venu troubler la quiétude du monde des affaires. Le lundi 5 octobre dans la cathédrale de Tirnovo, était proclamé le rétablissement du royaume de Bulgarie détruit en 1393 par les Turcs, le prince Ferdinand relevait ce titre de tzar dont se paraient, il y a un peu plus de mille ans, les premiers souverains bulgares. Simultanément, l'Autriche faisait savoir qu'elle s'annexait définitivement la Bosnie et l'Herzégovine.

Non moins que le public, la Bourse s'est montrée surprise. Pouvait-elle donc croire que le traité de Berlin, signé il y a trente ans, jouirait d'une pérennité que ne comportent pas les œuvres humaines, surtout celles qui n'ont pour base que la satisfaction relative d'intérêts divergents? Il était évident que la Bulgarie n'accepterait pas comme définitive cette occupation temporaire que lui avait confiée l'Europe. C'est le procédé qu'emploie traditionnellement, pour arrondir ses domaines, l'Autriche généralement malheureuse sur les champs de bataille.

A ces considérations, qui pouvaient déjà faire pressentir les événements, venaient encore s'en ajouter d'autres qui permettaient d'en préciser l'imminence. L'Allemagne devait chercher une riposte à l'échec que venait de subir sa politique par le relèvement de l'influence anglaise en Turquie. Il lui fallait montrer de suite aux Jeunes-Turcs si éloignés de l'alliance allemande, que le prestige du patronage anglais ne mettait pas leur pays à l'abri des compétitions séculaires et provoquait même de nouvelles amputations à l'Empire Ottoman. A lui seul, le vent de réformes qui agite la Turquie suffisait à faire tomber les fruits mûrs, le signe de l'Allemagne a de bien peu hâté leur chute.

□ □ □

L'émoi qui s'est emparé de la Bourse semble donc assez inexplicable alors que le métier de la Bourse est de prévoir. Le marché s'est vu en proie, un moment, à une sorte de panique; on en a trouvé le motif dans la crainte de voir surgir la

guerre dans les Balkans, éventualité cependant bien improbable, même en tenant compte de la surexcitation des esprits. Il faut chercher une autre explication, d'ordre purement technique.

Pendant tout l'été, l'œil exclusivement fixé sur les prodromes de relèvement économique qui se manifestaient dans le pays où avait sévi la crise, la Bourse avait procédé quelque peu rapidement à la reprise des cours dans la pensée qu'en donnant une sorte de témoignage éclatant de l'amélioration générale, elle réussirait à ranimer la confiance et à provoquer le retour de la grande masse du public aux affaires. La conception était juste, malheureusement l'exécution s'est poursuivie au moment où les vacances tenaient éloignés les principaux opérateurs. Les transactions n'avaient pas l'ampleur qui eut donné au mouvement une base inébranlable.

En outre, il se trouvait que le marché avait été si uniformément orienté à la hausse que son principal élément de résistance en cas de surprise lui faisait presque complètement défaut: il n'y avait plus de vendeurs pour tempérer la baisse par leurs rachats. Cette position de place créait l'instabilité dont on a vu les effets. Par elle s'est trouvée notablement exagérée la portée des nouvelles qui nous parvenaient d'Orient. C'est bien, en réalité, une question de spéculation car la baisse a frappé de tous côtés, atteignant des valeurs qui n'ont rien à voir dans un conflit Turco-Bulgare, les fonds Brésiliens par exemple. Il est particulièrement curieux de voir le Métropolitain fléchir vivement comme si l'activité de la circulation parisienne avait ses racines à Sofia ou à Constantinople.

□ □ □

La Bourse ne s'est pas encore remise de cet accès de nervosisme, les cours des principales valeurs subissent des variations brusques et étendues, les tendances demeurent faibles et le public persiste de plus en plus dans cet abstention systématique qui commençait à peine à céder aux séductions de la hausse. On veut attendre que les événements se dessinent, que la diplomatie montre si elle peut efficacement intervenir et, sans tenir compte du fond des choses, on laisse aller les cours. Il est bien évident que les grandes émissions, sur lesquelles se fondaient les espérances, devront être ajournées, cependant il se pourrait fort bien qu'elles soient différées moins longtemps qu'on ne pense. Cet ajournement est le plus grand argument qu'on invoque contre les banques d'affaires et il n'est pas sûr qu'il leur soit aussi complètement préjudiciable. Pour la banque Ottomane, en particulier, les difficultés de la Turquie se traduisent toujours par des opérations profitables; en effet, à qui le gouvernement pourrait-il mieux s'adresser qu'à l'établissement dont il a trouvé constamment le concours efficace quand il en a eu besoin?

Par une circonstance malheureuse, au moment même où la presse se voyait ébranlée par les événements d'Orient, la spéculation éprouvait un dur mécompte sur sa valeur favorite, sur celle qui lui transmettait le plus directement l'impulsion devenue prépondérante, de New-York. La fixation à 27 sh. 6 d. de l'acompte de dividende du Rio-Tinto a causé une déception. Pourtant il était certain qu'avec une baisse de 30 livres sterling dans le prix moyen du cuivre, la Compagnie serait obligée de réduire sa répartition; mais on espérait que les commentaires du Conseil d'Administration laisseraient percer des perspectives plus favorables et justement ils sont fort peu optimistes. Ce nouveau coup, s'ajoutant à la première secousse, n'a fait qu'accentuer la dépression générale.

□ □ □

A l'étranger, on s'est ému beaucoup moins que chez nous. New-York est nettement en dehors des questions politiques européennes et ne s'occupe guère que des diverses chances des deux candidats aux fonctions présidentielles. Républicains et démocrates semblent maintenant presque aussi hostiles les uns que les autres aux trusts, ce qui

ne veut pas dire qu'après les élections et quel que soit le parti au pouvoir, il y aura le moindre changement dans le fonctionnement des trusts et dans les mœurs financières de l'Amérique. Aussi la Bourse de New-York ne donne-t-elle aucun signe d'inquiétude.

A Londres, le mécontentement causé par les événements d'Orient au point de vue politique ne se serait pas traduit bien sensiblement sur le domaine financier sans l'influence de la faiblesse de Paris. Les fonds étrangers ont suivi l'impulsion qui leur venait de France, tandis que les consolidés montraient, au contraire, tendance à se raffermir. De même, à Berlin et à Francfort, si les fonds internationaux fléchissent, les valeurs nationales conservent une fermeté satisfaisante.

Il faudrait en inférer que les dispositions quelque peu pessimistes de Paris ne sont généralement pas partagées. Notre marché qui n'aime guère à broyer du noir, ne tardera donc pas à recouvrer la belle humeur qui fait le fond de son tempérament. Après tout, si le fracas des armes est évité, il faudra bien en venir à ces grosses émissions qu'on sait indispensables et on se dit que les Etats contractants en seront quittes pour baisser leurs prétentions. L'occasion n'en serait que plus avantageuse pour les capitaux de placement dont l'abondance se révèle par les bilans des banques, le faible taux de l'escompte et les conditions extrêmement modérées des reports.

□ □ □

Mais le tumulte des agitations politiques, les faiblesses momentanées de la cote ne doivent pas détourner les regards du spectacle autrement intéressant des conquêtes de la science dans le domaine de ses applications pratiques, c'est-à-dire de la marche incessante de l'humanité vers le progrès qu'elle poursuit à travers les événements.

Et c'est un progrès réel, marqué, important que réalise le nouveau manchon à incandescence qui, sous la marque *Ixion*, vient de faire son apparition sur le marché commercial.

En effet, l'un des principaux avantages des lampes électriques, celui qu'on peut considérer comme prépondérant au point de vue de la clientèle, est la grande facilité d'allumage, même à distance. Sans nul besoin d'enflammer préalablement une allumette, en tournant simplement un commutateur, la lumière électrique jaillit, que la lampe soit rapprochée ou lointaine. Cette extrême commodité de produire instantanément la lumière où et comme on veut est certainement pour beaucoup dans la faveur qui a accueilli l'électricité. Incontestablement le gaz se montrait inférieur, il exigeait l'allumage direct.

Bien des tentatives avaient été faites, depuis l'introduction dans la pratique courante de l'éclairage par incandescence, pour obtenir avec le gaz l'allumage spontané. On avait essayé de fixer, soit sur la tige du manchon, soit sur le verre, divers appareils dont aucun n'a donné satisfaction. L'*Ixion* adapte au manchon lui-même une substance qui produit, aussitôt le courant ouvert, l'allumage automatique et la substance chimique demeure aussi active, aussi efficace qu'au premier jour aussi longtemps que dure le manchon.

Avec le manchon *Ixion*, le gaz arrive donc à jouir de la même propriété que l'électricité: en lui-même ce manchon porte sa faculté d'allumage. Au lieu du commutateur électrique, mais sans plus de peine, la main tourne le robinet de gaz et les becs s'allument spontanément. Qu'ils soient loin, qu'ils soient près, il suffit de leur ouvrir le courant gazeux. Ainsi disparaît la dernière objection qu'on pouvait faire au gaz, ainsi le gaz marque un nouveau point dans sa lutte contre l'électricité. Avec le manchon *Ixion* s'évanouit le seul inconvénient que comportait encore l'emploi du gaz.

A cette incontestable supériorité sur tous les autres appareils d'incandescence connus, le nouveau manchon en joint d'autres qui, pour être moins apparentes au premier examen, ne doivent cependant pas être tenues pour négligeables.

Pour le consommateur, la fragilité extrême du

tissu des manchons est bien souvent un motif de contrariétés et d'ennuis, d'autant que les causes de destruction abondent, surtout dans les villes où les engins de transports provoquent sans cesse la trépidation du sol et les vibrations des planchers ou des murs. Le manchon Ixion se fait tout de suite remarquer par les progrès réalisés dans sa construction au point de vue de la résistance. L'humidité elle-même, si destructive pour ses congénères, est sur lui sans action nocive. Bien entendu, l'allumage spontané et le supplément de solidité du manchon sont obtenus sans la moindre diminution du pouvoir éclairant qui se montre non pas égal, mais nettement supérieur, à celui des autres procédés basés sur l'incandescence.

La nouvelle invention avait exigé de longues études pour être mise complètement au point. Lorsque les expériences sont devenues tout à fait probantes, une Société en commandite s'est formée pour l'exploitation. Cette Société, devenue propriétaire des brevets, a acquis à Asnières un terrain de 1.900 mètres sur lequel elle a installé une usine qui a déjà une capacité de production de 6 millions de manchons par an. Mais aussitôt que les manchons Ixion ont été présentés au commerce, la Société en commandite a été obligée de reconnaître que ses moyens financiers ne pouvaient pas correspondre à l'ampleur des demandes et surtout aux perspectives qui s'ouvraient devant elle.

Il faut dire que depuis dix-huit ans que les manchons à incandescence ont fait leur apparition, la consommation a augmenté dans des proportions colossales. A elle seule la France consomme annuellement plus de 50 millions de manchons, alors que sa production arrive à peine à une quinzaine de millions. Il lui faut importer de l'étranger au moins 35 millions, dont la majeure partie vient d'Allemagne où la fabrication dépasse actuellement 250 millions de manchons par an. On voit quelle marge énorme subsiste en France pour la production nationale.

Dans ces conditions, la Société en commandite se substitue une Société anonyme qui se fonde au capital de 1.500.000 francs, en 15.000 actions de 100 francs chacune, et à laquelle elle fait apport de ses brevets, de ses terrains, de son usine, en un mot de toute son organisation. Ainsi pourront être obtenus les développements que comporte l'entreprise et dont le premier est de porter la capacité de production de l'usine à 12 millions de manchons par an.

Des données très précises recueillies par les promoteurs et que confirme le début de la fabrication, en conservant pour le manchon Ixion, malgré ses avantages reconnus, les mêmes prix de vente que pour les manchons ordinaires, les bénéfices nets annuels, pour cette production de 12 millions de manchons, dépasseraient 4.500.000 francs, c'est-à-dire trois fois le capital social. Même en supposant que la fabrication reste limitée à sa capacité actuelle, les bénéfices nets seraient notablement supérieurs au montant du capital. Quelle que soit l'ampleur des amortissements que ne doit jamais négliger aucune entreprise industrielle, on conçoit qu'il resterait pour les actions de copieux dividendes. La modération du capital social est par elle-même un gage de succès. A tous les points de vue, la Société Ixion mérite donc de fixer l'attention.

Les statuts sont déposés chez M^e Maciet, notaire à Paris, et la souscription des actions, toutes formalités étant maintenant remplies, s'ouvre au siège social, 8, rue Favart, où les intéressés peuvent voir et juger par eux-mêmes de la perfection des appareils.

ALFRED DUPUY

Le Figaro Illustré ne paraissant que mensuellement, nous ne pouvons, dans cette chronique, suivre les événements financiers d'aussi près qu'il serait désirable. C'est pourquoi nous nous mettons à l'entière disposition de nos lecteurs pour leur fournir les renseignements qu'ils voudront bien nous demander.

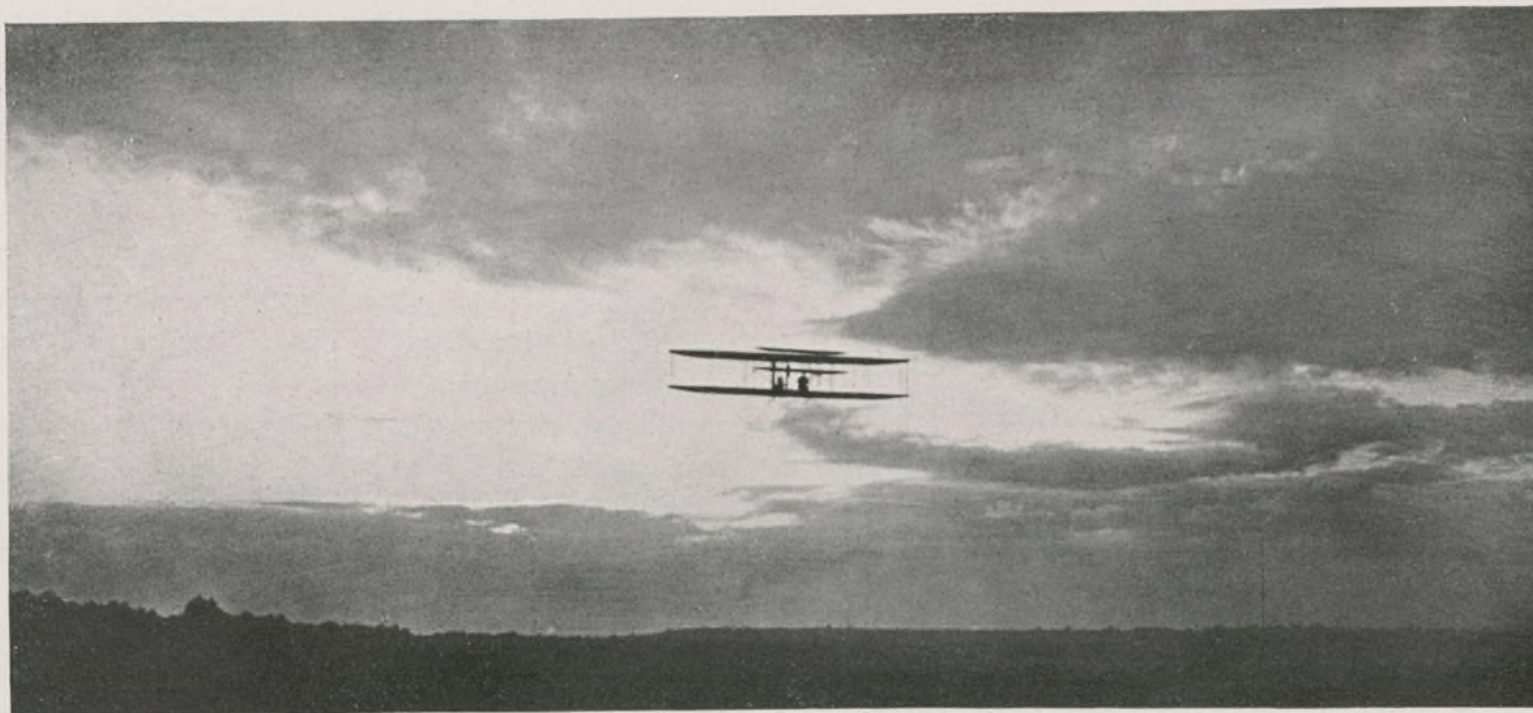


Le Mois Sportif

C'est encore Wright et le sport de l'aviation qui feront les plus gros frais de cette chronique.

Continuant au camp d'Auvours la magnifique série de ses triomphantes expériences, Wilbur Wright, après avoir établi, le 21 septembre dernier, le record du vol simple en 1 h. 31' 48" 3/5, s'attacha d'abord à améliorer la performance par laquelle il était devenu détenteur provisoire du Prix de la Commission d'Aviation, avec 39 kilomètres. Il y réussit. Le 28 septembre, il portait ce record à 48 kilomètres 120, et les méritoires efforts de Henry Farman qui, au camp de Chalons, réussissait un vol de 42 minutes ne pouvaient inquiéter l'aviateur américain qui, le 30 septembre, délai d'attribution du prix, entra en possession du trophée de la Commission d'aviation de l'Aéro-Club de France.

Satisfait de ce côté et certain que personne ne lui ravirait de si tôt son record du vol simple, Wright s'entraînait alors au vol à deux. Il avait déjà, le 28 septembre, ravi ce record à son frère



L'AÉROPLANE DE WILBUR WRIGHT DANS LES AIRS

Orville, en effectuant, avec M. Paul Tissandier à son bord, un vol de 11' 35" 2/5. Il interrompait ensuite ses expériences pendant quelques jours, s'attachant à des modifications de détail de son moteur; puis, le 3 octobre, m'ayant fait l'insigne honneur de me prendre comme compagnon de son exploit, il tenait l'air pendant 55' 33" 3/5, battant ainsi de loin son précédent record, et satisfaisant pour la première fois à la clause de son contrat avec le Comité Lazare Weiller stipulant un vol à deux de 50 kilomètres.

Trois jours après, le 7 octobre, en compagnie cette fois de M. Fordyce, il battait à nouveau son record, le portant à 1 h. 4' 26" 1/5.

Enfin, le samedi 10 octobre, après avoir durant toute la semaine emmené avec lui quotidiennement 5 ou 6 passagers — dont une passagère, M^{me} Berg — en des vols de 4 à 5 minutes, il effectuait, à date fixée à l'avance, et en présence des membres du Comité formé par M. Lazare Weiller, un vol magnifique de 1 h. 9' 45" 3/5. Son compagnon était M. Painlevé, membre de l'Institut.

Wright avait officiellement gagné ses 500.000 francs! Ne les avait-il pas, au reste, gagnés moralement depuis longtemps?

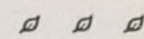
Il ne lui reste plus maintenant qu'à dresser trois pilotes — l'affaire de quelques jours — et dès le commencement du mois prochain, la Société Navale des Chantiers de France, à Dunkerque, entreprendra la construction des aéroplanes du type Wright qu'elle livrera ensuite au commerce.

En attendant, Wright ne songe nullement à se reposer, du moins pas avant deux ou trois mois. Il entend continuer ses expériences, pour son propre compte, en artiste. On lui prête même l'intention

de tenter des vols de très, très grande hauteur, 1.000 ou 1.200 mètres par exemple.

Les fortunés Manceaux souhaitent d'ailleurs que Wright élise le plus longtemps possible domicile à Auvours. Il fait la fortune de tout le pays. Les hôtels du Mans ne désemplissent pas et chaque jour c'est une cohue de 10.000 personnes qui se presse au camp, dans l'attente d'un vol qui ne se produit pas toujours.

Le Tout-Paris a déjà défilé à Auvours, et, conséquence naturelle, Ström y fut, Ström, l'arbitre des élégances sportives, le Ström de la Chaussée-d'Antin, 16, à Paris, et de l'Avenue de la Gare, à Nice. Cette présence est l'indice certain d'une prochaine et sensationnelle création. A bientôt le vêtement idéal pour l'aviation!



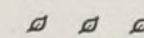
Le sport du plus léger que l'air a eu ce mois-ci ses deux grandes journées : le Grand Prix de l'Aéro-Club de France et la Coupe Gordon-Bennett.

Partis le 4 octobre du Jardin des Tuileries, les 18 ballons concurrents du Grand Prix de l'Aéro-Club furent les jouets d'un vent capricieux qui, après les avoir emportés à l'Est, vers les Vosges et la frontière allemande, les repoussa ensuite vers le Sud ou l'Ouest, faisant même échouer certains d'entre eux sur les bords de la Manche et de l'Océan.

Le gagnant, M. Georges Blanchet, aidé par M. Sirven, fit à bord de l'*Archimède*, une magnifique performance, atterrissant à Alais, à 550 kilomètres de son point de départ, après un voyage d'une durée de 37 h. 22'.

Après lui se classèrent : 2^e M. J. de Francia (*Mouche*), atterri près de Saint-Étienne (425 kil.); et 3^e M. Cormier (*Anjou*), descendu près de La Rochelle (397 kil.).

La Coupe Gordon-Bennett, disputée huit jours après à Berlin, vit se répéter le même phénomène atmosphérique. Partis dans la direction de l'Est vers la Russie centrale, les concurrents — 23 ballons représentant 8 nations — furent ramenés ensuite à l'Ouest, les plus favorisés atterrissant aux confins du Jutland. C'est l'anglais Dunville qui a triomphé à bord du *Banshee*.



Dans le sport automobile, deux épreuves importantes : le classique meeting de côte de Gaillon et la Coupe des Voiturettes. Du premier rien à dire, sinon que la Brasier de Bablot y confirma ses précédents exploits de Salon et du Mont Ventoux.

Quant à la Coupe des Voiturettes, courue aux environs de Compiègne sur une distance de 400 kilomètres, elle a prouvé que l'industrie de la voiturette avait fait de sérieux progrès, puisque, sur des routes affreusement détrempées, plus de 50 0/0 des concurrents ont terminé le parcours : le premier à une moyenne de 76 kilomètres et le dernier à 53 kilomètres encore à l'heure!

FRANTZ-REICHEL

La Mode

Chez nos couturiers en vogue, c'est un frivole entassement de délicieux chiffons. Ici et là, des tissus somptueux ou fragiles, des dentelles métallisées se découpant en fines arabesques, comme précieusement ciselées, des fourrures malléables et soyeuses comme des étoffes de prix. Pour compléter l'harmonie de cette atmosphère de luxe et de tentations, voici le va-et-vient affairé des vendeuses, des « mannequins », les curiosités des clientes qui se hâtent de tout voir, de tout juger, dans une petite fièvre de coquetterie qui les grise : — Voilà donc vos derniers modèles ? — Que la mode est étrange, grand Dieu ! — Le temps de m'habituer à être « déshabillée » ainsi et je vous reviendrai. — Et l'auto frémissante emporte nos Parisiennes pour quelques jours encore vers la campagne toute dorée par les feuilles d'automne et par un soleil plus beau qu'on ne le vit jamais.

Les fantaisies de la température qui nous fit garder nos zibelines en juillet pour nous vêtir de tussor en octobre, — 25° le jour du Grand Prix ! semblent plonger la mode dans l'incohérence. C'est une salade bizarre de tous les styles : Grec, Directoire, Empire, Art Moderne avec quelques emprunts aux costumes exotiques. Quant aux chapeaux, c'est la quatrième dimension cherchée par les géomètres !

Par quelle intuition M^{me} Zimmermann sut-elle apporter à cette période terriblement indécise la précision d'une création neuve et jolie, le charme d'une combinaison essentiellement parisienne ? Bien mieux, comment sut-elle faire de cette toilette un ensemble, un « tout » au moment précis où les lourds manteaux étaient impossibles et les fourrures hors de saison ? — Mystères du talent et de l'inspiration complétés d'un rien de « veine ». La robe-manteau est née, pressentant son heure, en pleine période d'études, par un beau jour d'été pour nos plus grandes délices d'automne, souple comme une draperie antique, somptueuse comme la parure discrète d'une princesse en exil. Car son caractère essentiel est d'être « grande dame », ses plis sont faits pour accompagner une attitude harmonieuse, des gestes de grâce, une démarche de noblesse nonchalante. — Que c'est joli, Madame, ce que vous avez trouvé là ! et comme vous avez



ROBE-MANTEAU Cliché Félix
de cachemire de soie bleu égyptien. Corsage de dentelle brodée d'or
Création de Zimmermann

bien fait de le mettre à l'abri des usurpations et des copies mesquines par ce brevet qui laisse entre vos mains ce que seule vous pouvez exécuter avec cet art parfait, — l'ayant conçu.

Et puis vous variez si agréablement une même idée ! — Vous l'adaptez si heureusement à celles qu'elle a séduites — et elles sont nombreuses ! — C'est la robe-manteau de cachemire de soie bleu égyptien, un bleu étrange d'une richesse de coloris toute orientale, dont les draperies flottantes dessinent tantôt la tunique de la jupe, tantôt un long mouvement de péplum aux attaches d'or. On pourrait crier à la lourdeur, à la complication, et que cette transformation magique est simple pourtant ! Mais voilà, il faut avoir « vu » pour comprendre l'ingénieuse trouvaille, apprécier le geste joli de la femme qui détache les plis de sa robe pour s'en draper les épaules, frileusement. Ai-je dit que le corsage, que les manches, gaines souples et longues, étaient faits d'une résille de dentelle d'or ?

C'est encore la robe-manteau de drap, — pour moins de somptuosité. En gris d'Arctagnan ourlé de velours de même ton, elle est infiniment chic dans sa simplicité relative. Le vêtement retombe en des pointes fort originales, le corsage est haut ceinturé de velours avec boucle ancienne, pendant qu'une dentelle finement métallisée d'aluminium enrichit l'ensemble, sans lourdeur.

Quelle intéressante carrière est promise à cette gracieuse innovation qui a pu échapper à toute formule connue ! J'entrevois, avec la fragilité des tissus légers, des crêpes, des mousselines, d'adorables choses pour Nice et pour l'été qui reviendra... Mais n'anticipons pas, et revenons plutôt aux toilettes — disons classiques — dans lesquelles M^{me} Zimmermann sait apporter encore un goût subtil, très vivant, plein d'esprit, un peu à la façon de ces charmantes femmes du XVIII^e siècle qui mettaient en tout, dans leur parure comme dans leurs réparties, des vivacités de bon aloi.

Telle mondaine arborait, certain soir, à un dîner diplomatique, une de ses récentes créations, un fourreau de drap d'or voilé de tulle noir, et tout scintillant, à la fois de broderies d'or et de paillettes de jais. Un biais de velours bleu paon soulignait le bas de la jupe pendant qu'une dentelle d'or sur fond « corail rose » dessinait le décolleté, mettant en valeur un admirable teint de blonde. De petites manches, l'une endentellée d'or, l'autre toute brodée de paillettes sombres, faisaient, sous leur transparence la peau plus délicatement blanche, et c'était merveilleux d'avoir pu obtenir une jolie harmonie d'éléments tout à la fois si brillants et si divers.

Depuis le Prix d'Automne, la vie mondaine dès longtemps suspendue, a repris tout doucement son cours. Aux premières fraîcheurs définitives, nous verrons son éclosion complète.

Le Grand Prix consacra d'ailleurs de fort jolies choses ; je vous en parlais plus haut ; il vit naître aussi maintes hardiesses. Quels sont ces rumeurs qui s'élèvent de toutes parts, ces rangs qui se serrent, cette curiosité qui s'agite, ces Kodaks braqués ? — D'où viennent ces deux jeunes femmes, très en beauté, étroitement moulées en des fourreaux de velours noir et qui symbolisent, en mode, le summum de l'audace ? — Des noms circulent, ceux de La Porta-Niémaz, les créateurs révolutionnaires, de M^{me} Focké, une étoile du chant et de M^{lle} Nina Sanzi de la Comédie-Royale. Elles arborent avec la crânerie de jolies femmes qui se font tout pardonner la robe ultra-collante qui ne laisse plus rien à deviner, robe XXI^e siècle, gaine étroite et sombre, hardiment ouverte sur la hanche pour laisser transparaître la ligne sinieuse du « dos », — la cambrure des reins, qu'un maillot de soie, coupé de lourdes tresses, voile à peine. C'est la robe à « fenêtre » — on n'en saurait rêver de plus indiscrète, — la grande hardiesse du jour, puisqu'il est entendu que chaque Grand Prix nous en donne une, dans une mode neurasthénique qui frise parfois la démence.

Dans cette voie dangereuse vous êtes allés trop loin, ô téméraires couturiers, dont les idées



Madame Maud GAUTIER, de l'Athénée
Robe de voile de soie noir sur transparent de mousseline mandarine
broderie rococo et manches d'Alençon. Signée : La Porta et Niémaz
Cliché Henri Manuel

heureuses abondent pourtant ! Mais il vous reste une excuse et je vous la dois pour ma dureté même, à laquelle je ne vous avais pas habitués, n'est-ce pas ? — C'est d'avoir sauvé cet excès, cette fantaisie folle par un tour de main qui n'appartient qu'à vous, par une habileté qui se rit de l'impossible, par une science toute spéciale et exquise de la ligne féminine ; où d'autres auraient échoué cent fois, vous avez vaillamment joué la partie — et vous l'avez gagnée, étant parvenus à étonner, à intriguer un public assez blasé pourtant !

J'oserais dire que vous avez posé la question du « Nu » en mode comme elle fut posée au théâtre, et le Tout-Paris de l'Élégance, votre juge, vous a absous puisque vous avez su garder à cette tentative une note d'art — un peu pervers, il est vrai — mais d'art, malgré tout.

Contentez-vous de cette satisfaction et pour l'amour du ciel ne nous lancez plus de gaité de cœur en de si terribles aventures ! Qu'à votre ambition suffise, par exemple, ces délicieux petits « tailleur » dans lesquels vous excellez — « tailleur » de serge à la longue jaquette pleine d'allure, « tailleur » Directoire haut cravatés, à larges revers, « tailleur » de velours, côtelé ou non, dont la correction s'anime toujours de quelque fantaisie. — Qu'elle revendique encore ces toilettes d'après-midi qui nous charment toutes, et pour lesquelles vous drapez en maîtres tous les tissus, toutes les fourrures, toutes les dentelles, dans les mélanges les plus savants. Autre titre de gloire et de succès, cette délicieuse robe que vous fîtes tout dernièrement à Maud Gautier, de l'Athénée. En voile de soie noir transparent de mousseline mandarine, la tunique brodée, en bordure, d'un semis de fleurettes « rococo ». Elle s'ouvrait de côté, joliment découpée sur la jupe de mousseline rayée de plis. Le corsage, lui, était tout brodé de même broderie ancienne, pompadour, soulignant une gorgerette d'Alençon, un décolleté arrondi, et de petites manches empire, en dentelle. Puis des liserés et une écharpe de liberty vieux-vert : c'était vraiment très réussi, d'un luxe discret parmi le luxe de tous ces chiffons qui passent, éblouissent, et s'effacent.

LAURENCE DE LAPRADE

(Lire la suite des Chroniques au dernier feuillet du numéro)



Sur les bords du Bosphore

Tableau de M. J. Warnia-Zarzecki, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Constantinople

CONSTANTINOPLE

I. — STAMBOUL

A Son Excellence Naoum Pacha.

La Constitution Ottomane venait à peine d'être « reproduite » que quelques esprits chagrins, avec ce grand égoïsme des artistes qui semble vouloir s'approprier intellectuellement les lieux où fut vécu un rêve esthétique, déplorèrent une réforme qui, d'un coup, faisait franchir à la Turquie les étapes de plusieurs siècles.

Par ses résultats, ce bond prodigieux n'allait-il pas amener de graves perturbations à un état de choses, présenté par eux comme définitif, dans une œuvre artistique ou littéraire? Sous l'influence du progrès et de la civilisation, ces compagnons inséparables de toute liberté, Stamboul n'allait-elle pas perdre le cachet, pittoresque entre tous, apposé par des siècles sur la ville des Padischahs?

N'allait-elle pas prosaïser la poésie de ses jours, en remplaçant par des rues spacieuses et des maisons de rapport ces étroites venelles, montantes et descendantes, bordées de minuscules maisons en bois, très vieilles et très délabrées, enlaçant d'un *chahnissir* à l'autre des grappes de glycines et des étoiles de jasmins? N'allait-elle pas prosaïser la poésie de ses nuits en substituant l'éclat de l'électricité au voile de ses ténèbres que rendaient plus mystérieux, encore, les rares becs blafards reflétant leur lumière d'ombre sur les petites portes à loquet et les basses fenêtres garnies de grillages?

Et les cimetières musulmans, d'une si douce mélancolie, où les femmes du peuple vont faire la

causette, où les enfants s'amuse au cerf-volant, où les vieillards, en fumant leur pipe, parlent, sans effroi, de leur heure dernière, on allait, vraiment, comme en Europe, les clôturer de murs? Et les *arabas*, attelés aux bœufs lents et pesants, où prenaient place les femmes du *harem* pour leurs parties de plaisir, et les *talikas* fringantes, ces derniers et rares ves-



Le Théologien

Tableau de S. E. O. Hamdy Bey, Directeur du Musée Impérial Ottoman

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

**

tiges de l'ancienne carrosserie turque, où les *haneums* de petite bourgeoisie aiment encore à se pavaner, allaient être supplantés par des motocyclettes et des automobiles? Les «autos»! que ces mêmes Turcs, il y a trois mois à peine, dénommaient *cheïtan-arabas*, c'est-à-dire «les voitures du diable»? Et les *touloumbadjis*, ces fameux pompiers de Stamboul, courant au feu comme à une bataille, allaient, tous, être enrayés et remplacés par lessapeurs-pompiers réguliers de Széchényi-Pacha? Et les *tchopdjis* faisant, toutes les nuits,

avec les chiens des rues, la toilette de la capitale, allaient, vraiment, céder la place à des chiffonniers, comme à Paris? Et les célèbres chiens de Stamboul si caressants, si bons gardiens, vous léchant les mains en remuant la queue, étaient, déjà, tous condamnés à l'exil et à une mort certaine, en bloc, dans des îles à l'entrée de Marmara?

Mais Stamboul, sans ses cimetières, ses venelles, ses masures, ses arabas, ses *touloumbadjis*, ses boueurs et ses chiens, ne sera plus Stamboul! Et l'on parle déjà de transformations et de changements, qui seront, petit à petit, apportés dans le costume et les usages de la femme turque! Mais c'est la fin de la fin! Stamboul n'est plus! On a enlevé tout son éclat à la perle de la Turquie!

Toutes ces

réflexions, je me les suis également faites avec un égoïsme plus grand peut-être que celui de ces esprits moroses, étant né, ayant grandi et ayant longuement vécu à Stamboul. Mais j'ai aussi, de longues années, vécu à Paris, où un frottement journalier avec les hommes et les choses enseigne que la civilisation et le progrès ont aussi leur poésie, qui vaut l'autre, certainement; que chaque secret surpris à la nature et violé, souvent, au prix de la vie même, ajoute un mot de plus au dictionnaire des rimes de la science, et que les découvertes qui ont noms : les Rayons X, les téléphones, le ciment armé, la télégraphie sans fil, les ballons, les automobiles, les aéroplanes sont les strophes et les poèmes de l'humanité en marche vers le bonheur de tous et le bonheur de chacun.

Lorsque la femme turque aura changé d'usages et de costume, c'est-à-dire lorsque les murs du harem se seront



La Sublime Porte

Phot. Sebah et Joaillier

effondrés, et que de nouvelles lois, conformes aux mœurs musulmanes et à l'esprit du Coran, auront octroyé au beau sexe Osmanli la dignité de la vie et l'indépendance du cœur, la Turquie aura, ce jour-là, franchi, au point de vue social, un bond aussi grand que celui, dans l'ordre politique, qu'elle vient de franchir avec la Constitution.

Les cimetières seront clôturés? Cela, peut-être, diminuera le nombre des épidémies et augmentera encore, si possible, le respect très grand que les Turcs portent à leurs morts.

Des maisons à cinq étages s'élèveront dans Stamboul en lieu et place des bicoques existantes et de vastes rues engloberont les venelles étroites? Tant mieux! On n'aura plus à déplorer de terribles incendies comme celui qui, dernièrement, détruisait 6.000 maisons du quartier de Tchirtchir, et comme les épouvantables sinistres qui, dans les années de l'Hégire 1196 (1778), 1209, 1226, 1233, 1238, 1249, 1252 et 1287 (1870) réduisirent en cendres une moitié de la ville turque, à Stamboul ou une moitié de la ville européenne, à Péra.

Les automobiles «teufteuferont» à Stamboul? Il exis-



Musicien ambulant

Aquarelle de M. Philippe Mourani, appartient à M. Léon Pouget



Le grand Marché aux Poissons de Galata

Aquarelle de M. P. Bellò, Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Constantinople
Appartient à M^{me} Testa

tera donc de larges trottoirs pour les piétons et de larges rues pour les voitures, rues et trottoirs dallés avec des carreaux d'asphalte comprimé ! il existera donc des routes conduisant au Bosphore et dans les environs ! Quelle aubaine pour la banlieue de connaître la prospérité que moteurs et chauffeurs traînent à leur suite !

Les *touloumbadjis* n'exerceront plus leur terrible métier ? La police aura donc moins de procès-verbaux à dresser de vols, d'incendies, de rixes et de coups de couteaux.

Avec la disparition des chiens et des *tchopdjis*, un service de voirie s'imposera, et la municipalité se fera une tâche de le mettre à niveau des grandes villes d'Europe.

Et lorsque la ville nocturne sera éclairée par les soleils de l'électricité, il se passera moins de drames dans l'ombre

soumises à sa domination, Byzance lui parut la plus belle. Il l'appela par son nom : la ville de Constantin : *Constantinople*, dont les Turcs firent *Stamboul*, mot corrompu, avancent les Grecs, de la phrase *is tin polin*, employée par les Byzantins de la banlieue se rendant « à la ville », mot provenant, affirmement les Ottomans, de la phrase *Islam poul* qui signifie : « la paillette d'or de l'Islam ».

Mais que son nom dérive de la phrase grecque ou de la phrase turque, Stamboul sera toujours Stamboul. Se transformerait-elle du tout au tout, qu'elle ne perdrait pas une parcelle de sa poésie renouvelée, sans cesse, par l'éternelle nature. Quoique le génie et la main de l'homme puissent faire pour sa civilisation, ils ne changeront jamais l'azur de ses flots, l'or de ses rayons, le bleu de son ciel.



Vue panoramique de Stamboul et de la Corne d'Or

Phot. Sebah et Joaillier

et Stamboul aura perdu cet air de nécropole qu'elle présente, tous les soirs, après l'appel de la prière.

En dehors des monuments qui perpétuent les faits saillants de l'histoire, des édifices religieux ou civils qui proclament haut la croyance d'un peuple et les étapes de son art, des statues qui remémorent le génie ou l'héroïsme des hommes illustres, chaque cité du globe prise isolément, en elle-même, s'impose à l'imagination par un caractère distinctif qui synthétise sa beauté propre en même temps que toute sa psychologie.

Ce caractère distinctif est, pour Constantinople, la poésie de son décor.

Lorsque Constantin le Grand, le dernier César de Rome, vainqueur des Germains et des Goths, des Roxolans et des Sarmathes, maître de l'Orient et de l'Occident, pensa changer la capitale de l'empire du monde, il fixa son choix sur Byzance. De toutes les belles villes de l'Europe et de l'Asie

La poésie de Stamboul est dans la Corne d'Or et dans les bourgs disséminés sur les deux rives, dans les villes superposées de Galata et de Péra, dans les campagnes s'échelonnant le long du détroit qui relie les ondes écumantes de la mer Noire aux ondes tranquilles de Marmara : c'est la côte d'Europe, c'est la côte d'Asie suspendant leurs jardins de parfums, en rivaies fleuries ; c'est Eyoub et c'est Prinkipo ; c'est Kiat-Hané et c'est Gueuk-Souyou ; c'est la lumière sur la couleur des choses, c'est l'ombre même de cette lumière.

Tous les matins, le Bosphore coulera ses turquoises liquides, emperlées par la crête des vagues et le sillage des caïqs. Tous les midis, la ville s'embrumera dans un poudrolement d'or si intense, qu'il en paraît blanc, si diaphane que Stamboul semble surgir des vagues, dans de la nacre et des opales. Tous les soirs, la côte d'azur allumera à ses vitres les flammes de l'astre couchant et, comme en une immense

fournaise de rubis en fusion, incendiera Scutari. Et toujours, incessants, simultanés, multiples, se croiseront, en son espace, des diamants broyés dans des rayons.

Tableau magique que, sans fin, recommence le peintre-roi Soleil. Toile prestigieuse brossée avec des topazes, des grenats et des émeraudes délayés dans de la lumière. Cadre unique où s'enchâsse, en des coulées d'irradiations et des ruissellements de clartés, le chef-d'œuvre de la création !



Sainte-Sophie

Phot. Sebah et Joaillier

II. — JOUR DE FÊTE

Au Grand Patriote Ahmed Riza Bey.

Les trente jours de jeûne du Ramazan ont pris fin. La nouvelle lune a été observée et le Sultan-Khalife a sanctionné l'ilam du Kadi de Stamboul fixant à ce matin les fêtes du Baïram.

Dès l'aube, la voix des canons tonne l'hosanna de la Pâque turque. Plus haute que la voix des muezzins, elle clame en l'immensité, la gloire du Seigneur. Son tonnerre roulant de vallée en vallée, de colline en colline, répercute, en toute la ville, la joyeuse nouvelle.

A son grondement, le peuple se rue vers les temples saints, consacrés au Dieu Unique, qui, tous célèbrent, avec pompe, la grande solennité. Ici, Aghia-Sophia, Ahmed-Sultan-Djami et les mosquées de Bayazid et de Suléïman, prises d'assaut, sont trop petites pour le flot humain qui grossit, monte, déferle et les envahit. Là-bas, la superbe avenue, toute parfumée de tilleuls, qui mène à Yildiz-Kiosk, est trop étroite pour la foule pressante, pressée des Turcs de Galata, de Top-Hané et de Foundoukli, qui s'engouffrent dans les mosquées des rives du Bosphore, saluant au passage, de cris enthousiastes, l'armée, les ministres, Pachas et hauts fonctionnaires se rendant au baise-main du Sultan.

Des foules. Encore des foules. Gens de toutes les classes et de toutes les conditions, grouillent aux abords des parvis sacrés, sur les places publiques, à l'ombre des fontaines, dans les rues de Stamboul, malaisées et montantes, semblant mener au ciel, dans les rues de Top-Hané, rapides et fuyantes, semblant tomber dans la mer. Du

monde partout. Et fez rouges, turbans verts, *saricks* jaunes des hommes, voiles blancs, *petjès* noirs, capuchons aubergine des haneums, ressemblent aux flots colorés d'une mer fantastique. Beaucoup de têtes plus hautes que les autres, uniformément coiffées de cônes en mousseline verte, enrubannés de rose, ajoutent à l'effet de l'immense remous. Elles portent en des paniers d'osier, énormes ou lilliputiens, les bonbons du Baïram que tout Ottoman, quelque pauvre soit-il, envoie à ses

amis. C'est de bon augure, et la tradition se renouvelle annuellement. Et pendant que les croyants, prosternés sur les tapis de prière, font résonner les voûtes saintes de l'allégresse de leur âme, que « l'ombre d'Allah sur la terre » — un des titres du Sultan, — reçoit l'hommage dû au Khalife suprême, que le Cheick-UI-Islam, le grand Vizir, le Chef des Eunuques, ministres, généraux et chambellans, agenouillés devant son

trône, baisent dévotement le pan de sa tunique, les entrepreneurs des réjouissances achèvent de dresser les tentes qui, dans la joie du soleil, abriteront, tantôt, la joie d'une ville entière.

Mais le régiment des lanciers aux chevaux noirs, le régiment des lanciers aux chevaux blancs, caracolent des hauteurs de Yildiz et, sabre au clair, banderoles déployées, chantent dans leurs clairons longue vie au Sultan. La cérémonie religieuse a pris fin. Les mosquées débordent, laissant couler, impétueusement, l'onde humaine.

Hommes, femmes, enfants, regagnent leurs demeures, où grand'mères et nourrices ont, toute la matinée, mis leur cœur et leur savoir à préparer le menu traditionnel du Baïram.

Vite, vite, on s'assied à terre, derrière les grillages des basses fenêtres. Sous les yeux attendris des aïeules, les petits racontent les belles choses qu'ils ont vues, et gloutonnement, mais proprement, les doigts font office de fourchettes.

Les plats succèdent aux plats : le *ghuvertz*, agneau cuit à la turque, au *pilaf*, mets éminemment national ; le *chiche-kebab*, brochettes de mouton parfumées au thym, au *pastourma*, viande de bœuf séchée au soleil ; le *yaourt*, lait caillé à l'orientale, aux *yalans-dolmas*, boulettes de

Intérieur de Sainte-Sophie
Tableau du peintre turc Chewket Bey



CAÏQDJI FUMANT SON NARGHILEH

Tableau de M. Albert Mille



La Mosquée de Sultan-Ahmet
et la Place de l'Hippodrome ou At-Meidan

riz à l'huile, dans des feuilles de vigne ; et les dragées de Baïram aux confitures de roses, de cédrat et de bergamote.

Et les éclats de rire et les gros baisers, et les mots d'esprit, et les paroles affectueuses, voix, cris, chansons, partent, montent, se croisent comme les fusées du feu d'artifice que toute joie familiale allume dans les cœurs aux jours de grandes fêtes.

III. — LE SOLDAT TURC

A S. E. le Maréchal Fuad Pacha.

Ainsi que le soldat japonais, le soldat turc puise dans la religion le sentiment qui le transforme en héros sur les champs de bataille.

La mort n'existe pas pour le musulman. Elle n'est qu'une phase de la vie qui, commencée sur cette terre, se continue dans le Paradis du Prophète. L'enfer et ses tourments, même mérités, peuvent, de par la volonté du Très Clément et Très Miséricordieux, ne pas être éternels, affirme le Livre-Saint, laissant sous-entendre aux croyants qu'ils jouiront, tous, un jour de la présence divine.

A cette espérance de si céleste humanité se joint pour le soldat la certitude d'un bonheur immédiat, s'il passe de ce monde en l'autre les armes à la main. Tout être qui donne sa vie pour défendre le Sultan-Khalife et la terre ottomane meurt *Cheït*, c'est-à-dire martyr. Quelque grands que puissent être ses méfaits, ils se trouvent lavés par son sang : ils ne subiront donc ni le feu du *Djéhennem*, — la géhenne de l'enfer, — ni le supplice de l'*Elaraf*, — le purgatoire musulman. Leur rémission est plénière. Sans subir l'instruction des deux anges noirs aux yeux bleus qui recueillent les âmes au seuil de l'éternité et le jugement du Très Haut de qui relève les consciences et qui assigne au Paradis les places de gloire, le *Cheït* vole droit à la félicité parfaite dont la jouissance, par un miracle du Tout-Puissant, lui est pleinement acquise, avant la

fin du monde et la résurrection de la chair.

Une croyance à ce point réconfortante peut soulever des montagnes. Aussi, l'on n'a aucune peine à comprendre comment les guerriers musulmans conquièrent tout l'Occident asiatique, étendent leur domination à l'Égypte et au littoral africain, soumettent l'Espagne à leur joug, s'emparèrent de l'Empire byzantin et s'avancèrent jusqu'à Vienne, en Autriche, et jusqu'à Vicence, en Italie.

Si, au siècle dernier, des revers sérieux frappèrent l'armée turque, c'est que l'armée turque proprement dite, *effective et régulière*, venait à peine d'entrer dans sa voie de formation.

Jusqu'en 1826, en effet, cette armée se composait des différents corps de la milice des Janissaires. La grande faute de Mahmoud II qui, pour des raisons trop longues à dire à cette place, fit, en un jour, impitoyablement massacrer tous les soldats de ce corps redoutable, a été non pas d'exterminer les Janissaires, mais de commencer l'œuvre réformatrice avant la réorganisation de son armée qu'il rêvait pareille à celle des autres puissances européennes. Tous les successeurs du sultan Mahmoud, depuis Abdul Medjid jusqu'au sultan actuel ont payé cette grave erreur.



Yuksekk-Kaldirim
Rue en escalier reliant Galata à Péra

Au commencement du règne d'Abdul Medjid, en 1839, la réorganisation de cette armée n'était encore qu'à l'état de projet, et l'on connaît par quel moyen Riza Pacha, le Seraskier d'alors, recruta, en vingt-quatre heures, les 40.000 hommes de la première armée effective et régulière de l'Empire.

Un vendredi, à l'heure de la prière, il fit cerner les mosquées de Stamboul par la troupe dont il disposait. Tous les croyants, aptes au service militaire, se voyaient arrêtés, à leur sortie, et dirigés sur des casernes où un *fetwa* leur annonçait qu'ils faisaient partie de l'armée du Sultan-Khalife.

On sait aussi comment les femmes, les mères, les sœurs, les filles de ces soldats malgré eux, se portèrent, par milliers, furieuses et vociférantes, à l'encontre de Riza Pacha. Le Séraskier, à leur vue, donna l'ordre à ses gardes de se retirer. Et seul, sur son cheval khurde, il parcourut la ville, au pas, depuis le Seraskiérat jusqu'au Palais de Dolma-Bagtché, au milieu des menaces, des cris, des clameurs de toutes ces femmes lui demandant de leur rendre leurs affections et leur appui. Très calme et très digne, Riza Pacha répondait aux insultes, aux coups de pierre et aux coups de babouches, par des *téménas* et par ces simples mots : « J'ai servi notre Sultan ! » Couvert de sang et de boue, il se présenta devant le Padischah qui, sur le champ, le nomma *Djehan Seraskier*, c'est-à-dire « le Seraskier du monde ».

Depuis lors jusqu'à ce jour, les revers de l'armée turque doivent être attribués à son défaut d'organisation, à l'incapacité des officiers, à l'éloignement systématique des hommes de valeur, à une misérable administration, à une plus misérable intendance, mais en aucun cas à l'infériorité de ses soldats dont l'héroïsme sur tous les champs de bataille, et notamment à Ellena et à Plevna



Marchand de Plumes de Paon
(Collection de M. Adolphe Thalasso)

a suscité l'admiration de l'univers entier.

Et ce n'est pas qu'en temps de guerre que le soldat turc es héroïque, mais en temps de paix, semblablement.

Mal nourri, mal chaussé, mal vêtu. — surtout ce pauvre troupiér de l'Asie-Mineure, — il ne recevait jamais sa solde, — sous l'ancien régime, s'entend, — et il fallait l'occasion d'une grande fête pour qu'il lui fût permis de toucher, comme une faveur, un mois d'arriérés. Quel est le pays au monde où, dans ces conditions, le soldat ne se serait pas révolté cent fois plutôt qu'une ? Et, pourtant, malgré ses bottes éculées et l'uniforme rapiécé à la ficelle, il se résignait, stoïque, à son sort, fier, sous ses haillons, de servir son Padischah, et prêt, à la moindre alerte, à devenir un lion. Sait-on jusqu'où va leur héroïsme ? Dernièrement, les *rédijs* ou réservistes du sandjack de Magnésie, près de Smyrne, abandonnaient à l'État tous les arriérés de leurs soldes, en exprimant le vœu que la somme servît de premiers fonds à l'achat d'un

croiseur de la flotte qui porterait le nom de leur sandjack !

Qui a vu et étudié le soldat turc à la cérémonie du Sélamlück, celui-là a lu dans son âme, hautaine et superbe, froidement résolue, ayant conscience de sa mission sacrée.

On a, maintes fois, parlé, en temps de guerre, de la férocité et, disons le mot, de la barbarie de ce soldat. C'est là



La Toilette de la Kadeune

(Collection de M. Adolphe Thalasso)



La Mosquée Hamidié et Cérémonie du Sélamlık
Phot. Sébah et Jostillier

une erreur qu'il convient de détruire. Il n'est, certes, pas donné à tout le monde de guerroyer en dentelles et de pousser le raffinement de la courtoisie jusqu'à inviter l'ennemi à tirer le premier, mais de là à accuser quelqu'un de manquer d'humanité, il y a loin. D'ailleurs, en regardant de près, dans une bataille livrée avec des gants ou une escarmouche entamée avec une exquise urbanité, on ne tue pas moins son semblable, et il n'existe pas, que je sache, une façon de tuer en beauté. C'est donc la guerre elle-même qui est féroce et barbare et qui est monstrueuse. Quand l'officier commande l'assaut, le soldat turc obéit. Et comme il voit dans l'ennemi non seulement un adversaire de son sultan et de son pays, mais aussi de son Dieu, — toute guerre, là-bas, revêtant un caractère religieux, — il fait, alors, son devoir, tout son devoir qui est de n'épargner ni sa propre vie ni la vie des autres, heureux de vaincre, mais très heureux aussi de mourir *Cheït*.

La Turquie Constitutionnelle travaille, déjà, avec ardeur à la réorganisation de son armée. Les temps sont très proches où cette armée comptera parmi les plus puissantes, car les éléments qui la composent sont tous imbus d'un idéal divin.

IV. — LES JARDINS DU BOSPHORE

A Selma Riza haneum.

O Jardins du Bosphore ! terrasses merveilleuses se suspendant les unes sur les autres, plus haut, toujours plus haut, jusqu'au champ de bluets que forme un ciel d'azur ; bocages enchanteurs, dessinés, on dirait, sur des allées liquides, bleues, très bleues, renversant sur les eaux, tous les bluets du ciel ; parcs ombragés de sycomores, d'aliziers et de térébinthes dont les feuilles au printemps bruissent en voix de rossignols ; fourrés touffus où lilas de Perse, de Cachemire et du Thibet, — lilas blancs, lilas roses, lilas mauves, — forment, à l'ombre, des rêves de parfums ; sentiers étroits où citronniers et bergamotes en fleurs épandent en l'espace

des fraîcheurs embaumées ; kiosques tissés de chèvrefeuilles où se mêlent, parmi les branches, corolles et papillons ; charmilles où grimpent les rosiers de Tchiraz, baisant de leurs senteurs les brises de la mer ; serres où les abeilles se vautrent dans le sein des calices et, le corselet poudré de la vie des pistils, volent vers d'autres calices porter des messages féconds ; ô Jardins du Bosphore ! qui vous a vus, une fois, conserve, ineffaçable, en son souvenir, la mémoire de vos paradis ensoleillés !

C'est dans vos corbeilles fleuries que les ha-neums viennent, en gerbes vivantes, cueillir les parfums pour leur maître et composer les bouquets qui réjouiront ses yeux. Un petit sécateur dans la main, elles parcourent, au lever du soleil, vos plates-bandes où s'épanouissent les pensées d'Altaï étoffant le gazon de robes de velours, les géraniums du Caucase aux larges ombelles mauves fouettées de carmin, les sabots de Vénus chaussant à leurs labelles de minuscules babouches de topaze ; elles vont à vos grandes targes, en forme de croissant, où les asphodèles de Beyrouth ressemblant à des



La Tour de Galata
(Collection de M. Adolphe Thalasso)

épis de blé en fleurs, les frétilleuses de Tauris clochetant leurs tulipes aux taches d'ailes de pintade, les primevères de Circassie ouvrant leurs cent yeux d'Argus, à l'iris de feu, confondent formes et couleurs ; elles s'attardent à vos parterres d'où s'élancent leurs fleurs préférées, les narcisses de Stamboul, dont l'étoile souvent vient luire en leurs cheveux, les iris de Formose, de Corée et de Yezd, présentant leurs corolles en des cornets soyeux, les pivoines d'Égypte aux volumineuses houppes, les pivoines de Chine aux énormes pompons ; elles s'enfoncent dans vos bosquets où poussent — à l'ombre des platanes, harponnés par les lierres, — la marjolaine de Crète, aux feuilles roulées en coquilles, la mélisse de Moldavie, aux fleurs aimées des mouches à miel, le seringa des Carolines, aux senteurs alanguies, et dont les rameaux débordants leur barrent, parfois, le chemin. Et les feredjés jaunes et les feredjés bleus, s'emmêlant aux topazes et aux saphirs de vos édens, semblent de mouvants semis de renoncules et de bluets. Et comme dans



Café Turc à Stamboul

Sébah et Jostillier, Phot.



ENFANTS A LA FONTAINE

(CONSTANTINOPLE)

Tableau de DECAMPS (Musée Condé, à Chantilly)

Ayuntamiento de Madrid

la poésie asiatique, c'est en entendant chanter seulement qu'on est averti que sur vos terrasses il se trouve des jeunes femmes. Et encore ! Car toutes vos branches gazouillent des ramages et les thyrses de vos lilas s'épanouissent en chantant.

V. — LES HAREMS

Au Comité de l'Union des Dames Ottomanes.

N'attendez pas de moi, à cette place, une description détaillée de l'existence cruellement monotone que la femme turque passe au harem, « cette négation absolue de la vie sociale », ce tombeau qui l'enterre vivante depuis le jour où le *yachmack*, en s'étendant sur son visage, en fait un cadavre dans la vie, jusqu'au jour où la laveuse des corps, la *guéssol*, en l'étendant dans le cercueil, lui rend la liberté dans la mort.

Toutes les phases de cette existence ont, scrupuleusement, été relatées dans mon livre *Déri-Sé'adet* ou *Stamboul, Porte du Bonheur*, écrit l'hiver dernier et qui paraîtra le mois prochain, illustré par M. Zonaro, dans la superbe *Edition d'Art* de mon ami Henri Piazza.

On trouvera dans cet ouvrage des détails très circonstanciés sur la vie entière de la femme turque au harem : ses tristesses et ses joies, sa résignation et ses désespérances, ses chants d'amour et ses tendresses infinies, la volupté de son *kief* et sa passion pour les pierres précieuses, et la constance de son souvenir, et la

faire et qu'il est de la dignité d'un peuple libre d'apporter quelques changements radicaux dans la vie de l'être à qui l'humanité doit trois de ses plus beaux sentiments : l'amour générateur, l'amour maternel et l'amour filial, sources essentielles et vitales de tous les autres sentiments.

Ce que je tiens à dire, ici, et non sans quelque légitime orgueil, c'est combien, de tous temps, j'ai été un ardent défenseur des droits de la femme musulmane, en général, de la femme turque, en particulier ; c'est combien, soldat obscur, j'ai milité en faveur de cette indépendance, tenue à mes yeux, non seulement comme une des bases de la rénovation sociale, légale, politique même des pays d'Orient, mais aussi comme une des principales sources d'inspiration des lettres et des arts, et la seule peut-être où la peinture et la sculpture, la poésie et le théâtre ottomans puiseront la vie indispensable à leurs renaissances artistique et littéraire.



Le Port de Constantinople (Aquarelle de M. P. Bellô)



Le Bekdji ou veilleur de nuit
(Collection de M. Adolphe Thalasso)



Danse de Bohémiennes aux Eaux douces d'Europe

(Collection de M. Adolphe Thalasso)



La Fontaine du Sultan Ahmet

Phot. Sébah et Joaillier

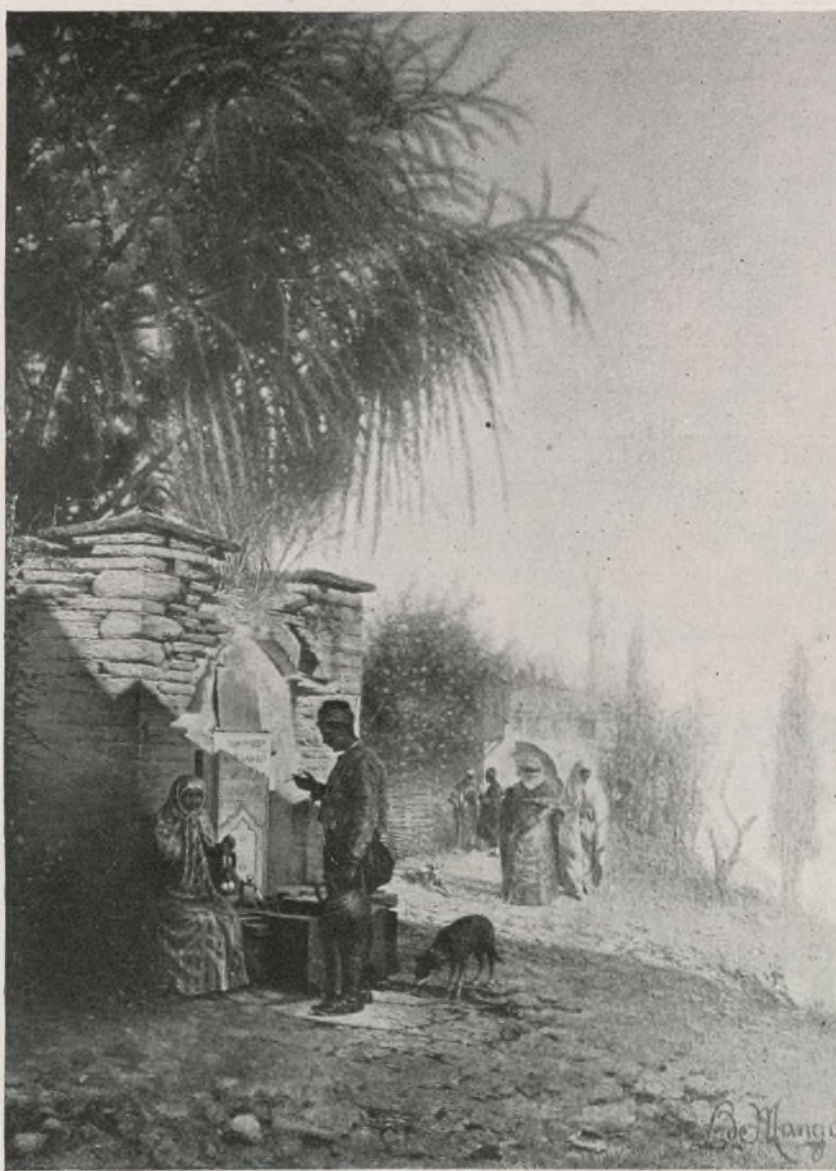
Cherchant, déjà, en 1899, les causes de l'atrophie des lettres et des arts turcs, j'écrivais dans la *Revue Encyclopédique* :

« Mais la raison première, inhérente, malheureusement, à l'organisation de la société musulmane elle-même, est la condition faite par les lois à la femme turque.

« Voilà l'ennemi du progrès en Turquie, s'écriait le Grand Vizir Fuad Pacha, en montrant le mur des harems : *tant que ce mur existera nous ne serons aptes à rien*. Ce mot profond acquiert une valeur d'autant plus grande qu'il se trouve placé dans la bouche d'un Musulman.

« Oui, tant que la femme en Turquie sera considérée comme « un être passif et nul », que l'indépendance du cœur et la dignité de l'amour lui seront refusées, qu'elle n'aura pas conscience du rôle admirable qui la fait dans la création et la société, l'égale et non « l'esclave de l'homme », en d'autres termes, tant que ce mur existera, les arts périront. Et, comme les arts, qu'on croit un luxe, ne sont, en réalité, que le pain de l'âme, du cœur et de l'esprit, les Osmanlis se verront privés de la nourriture spirituelle qui, seule, rend les peuples grands et forts. Voilà pourquoi, peut-être, petit à petit, s'amoindrit, se morcelle et s'émiette le vaste empire qui fut la Turquie de Suléïman-le-Grand. Et, tant que ce mur existera, l'amoindrissement, le morcellement, l'émiettement continueront leur action néfaste et destructive jusqu'à l'heure de l'écroulement final. Alors le mur tombera. Trop tard ! Pourquoi lutter contre le courant du siècle et ne pas vouloir de plein gré, une réforme qu'un jour ou l'autre la civilisation imposera, fatalement ? C'est écrit ! »

En 1904, la péroration suivante concluait la monographie sur « le Théâtre Turc »



A la Fontaine Tableau de M. L. de Mango



Danse des Hamals le deuxième jour de Pâques

Aquarelle de M. P. Bellò

que publiait de moi la *Revue Théâtrale* :

« Certes la sévérité de la censure, la pénurie des troupes homogènes, le manque d'une scène nationale ne sont pas motifs indifférents à la crise que traverse la scène turque. Mais si le Théâtre Turc ne produit plus, c'est plutôt qu'il est « vidé », qu'il a usé tous les sujets, hormis l'inépuisable éternel féminin.

« Le fatalisme, — ce dérivatif de la fatalité antique, — donne, sans doute, aux Musulmans de grandes vertus, entr'autres le hautain et superbe mépris de la mort. Nul ne sait mieux que lui répandre son sang pour le Sultan-Khalife. Avant la mort, cependant, il y a la vie ! Avant le dévouement final et l'ultime sacrifice, il existe le dévouement de toutes les heures, le sacrifice de tous les instants qu'inspire la femme et qu'inspire l'amour, idéaux qui compensent de la douleur de vivre. Et tout ce qu'ils révèlent est tellement beau, tellement grand que l'imparfaite nature humaine a senti le besoin de le fixer à jamais. De ce besoin sont nés les Arts. Des Arts sont nés tous les chefs-d'œuvre.

« Si je me suis permis de traduire, ici, un sentiment général, c'est que j'aime l'Orient. J'y suis né. J'y ai vécu. Mes yeux sont encore pleins du ciel de sa lumière et plus d'une attache rive mon cœur à son souvenir. C'est pourquoi je me dévouerai de mes faibles forces à son indépendance morale, fièrement heureux si mes efforts aident à donner un jour à la Musulmane la place à laquelle, dans un monde et dans un siècle civilisés a droit la femme, cet être rose et charmant, et si frêle et si fort en sa mission doublement féconde, dont le corps, inspirant l'Amour, enfante la Vie, dont l'âme, inspirant les Arts, engendre l'Immortalité. »

Et l'année d'après, en 1905, je terminais ainsi ma monographie sur « le Théâtre Persan » :

« Comme en Turquie, en Perse,

aussi, la condition faite à la femme empêche l'essor et le développement des Arts.

« Que les écrivains, les législateurs, les théologiens musulmans pensent bien que, toujours, à cause de cette condition, le plus beau sens de l'âme, le cœur, est atrophié chez leurs concitoyens ; qu'ils réfléchissent que c'est par le cœur que respire et vibre l'humanité, et qu'ils tentent des efforts unis et intelligents pour donner à la femme d'Orient, à défaut de l'indépendance entière, une liberté relative, compatible avec des lois plus tolérantes et plus largement comprises. Qu'ils se souviennent d'Aïcha, la femme du Prophète conduisant, elle-même, montée sur un dromadaire, les troupes de Mohawiah contres celles d'Ali. Toute Musulmane qu'elle fût, elle guerroyait sans voile et se montrait aux yeux des hommes. Qu'ils se rappellent les femmes sarrazines commandées par l'intrépide Kahoula et la superbe Ozéïrèh, arrivant à la rescousse des Arabes qui plient, et livrant et gagnant la fameuse bataille de Yarmouze. Quoique Musulmanes, ces guerrières combattaient sans voile et se mêlaient aux hommes.

« Aussi jamais ce mot *réforme* qui existe pourtant dans



Types de Soldats Turcs

Etude de M. Fausto Zonaro, Peintre de S. M. le Sultan Abdul Hamid II

la langue persane, aussi bien que dans les langues turque et arabe, n'aura reçu plus noble emploi, plus humaine application que dans l'affranchissement relatif de la Musulmane. L'avenir des pays d'Orient en dépend, peut-être ! Sans parler des avantages politiques qui pourraient en résulter pour eux, cet emploi les dégagerait, sûrement, des protections et des tutelles gênantes qui nuisent à leur développement... Il y a tout à espérer des peuples d'Orient, cet Orient qui, autrefois, éclairait du trop-plein de sa lumière les peuples obscurs de l'Occident, leur enseignait les sciences, les initiait aux arts et leur inculquait la Poésie de la Religion et la Religion de la Poésie. Qu'ils reçoivent, aujourd'hui, en un échange reconnaissant, les lumières de l'Occident, cet Occident qui leur enseigne le progrès, les initie à la civilisation et proclame cette Poésie et cette Religion du cœur : le Culte de la

Femme. Qu'ils méditent qu'à l'aube du XX^e siècle, l'Europe pense avec étonnement et stupeur à toutes ces créatures humaines emmurées derrière des harems et des henderouns au pied desquels viennent se briser et s'abattre toute idée réformatrice, tout effort régénérateur. »



La Liseuse

Tableau de S. E. O. Hamdy Bey, appartient à l'« Union Française » de Constantinople



Les Eaux douces d'Asie ou « Ghieuk-Souyou »

Cliché Sebah et Joaillier

Et pour conclure, je donnais l'exemple de l'empereur du Japon, Mutsu-Hito qui, sapant à leurs bases des lois surannées, s'affranchit de la tutelle du « Shogun », se libéra de prescriptions consacrées par des siècles, dota l'Empire d'une Constitution, octroya à la femme japonaise une liberté inconnue jusqu'à lui, et, de par sa volonté propre et génialement clairvoyante, produisit, en moins de trente ans, le bouleversement politique et social le plus prodigieux qu'ait jamais enregistré l'histoire.

J'aspirais bien, en écrivant ces lignes, au jour où la Turquie et la Perse ayant aussi une Constitution auraient octroyé aux Musulmanes une liberté inconnue dans le passé. Je ne prévoyais cependant pas que pour l'obtention de son indépendance, la Nation Turque allait, bientôt, donner le spectacle unique dans les temps et dans les pays de la sublime révolution pacifique qui vient de s'opérer.

La première partie du vœu s'est réalisée. La Turquie est indépendante. Quand est-ce que la femme turque le sera aussi? Quand est-ce qu'elle aura sa place au soleil? Quand est-ce que les conditions de sa vie, jusqu'à ce jour inutile et recluse, seront modifiées? Quand est-ce que les murs du harem n'existeront plus?

partie de la vie du peuple ottoman, et qui pullulent à Stamboul et sur les rives du Bosphore.

Ce sont, d'abord, les « Cafés ambulants » aussi curieux que rudimentaires, installés en plein air, sous la grande voûte bleue, devant des horizons infinis. Les gens du peuple y viennent prendre leur moka, fumer le narghileh, se livrer à la douceur du kief. Quelques escabeaux, un réchaud, une petite caisse renfermant tasses et provisions composent d'ha-

VI. — LES CAFÉS DE STAMBOUL

A S. E. O. Hamdy Bey.

Les cafés tiennent à Stamboul la même place que bars, brasseries et tavernes tiennent dans les grandes villes d'Europe, à cette exception près qu'on n'y sert pas des liqueurs fortes et que l'absinthe turque — le *raki* — n'est tolérée qu'à la condition de pouvoir donner le change et d'être servie dans des tasses à café.

Je ne parle, naturellement, pas des établissements de Péra où nos compatriotes peuvent siroter le Pernod et lamper le Martel, et dont quelques-uns, comme la brasserie Tokatlian ou le café du Luxembourg feraient excellente figure même à Paris, mais des cafés turcs proprement dits, de ceux qui font, pour ainsi dire,



Les Eaux douces d'Europe ou « Kiat-Hané »

Cliché Sebah et Joaillier

bitude, l'attrail de ces *cafédjis bohêmes*. Neuf fois sur dix, ils dressent boutique à l'ombre des fontaines, autour desquelles leur commerce qui tourne, suivant les heures du jour, offre, à leur clientèle, le parasol des grands auvents et les brises renouvelées par la fraîcheur des eaux coulantes.

Les cafés de la Corne d'or se reconnaissent de loin. Ah ! les jolies bicoques ! et combien coquettes elles se mirent dans l'azur des eaux tranquilles. Capucines et pois de senteur se cramponnent jusque sur leur toit d'où ils se suspendent dans le vide en festons papillonnacés. Presque tous ont une terrasse s'avancant sur la mer en ombres fleuries.

Les cafés turcs se composent, communément, d'une grande salle basse, éclairée par d'innombrables fenêtres dont

mans et fournissent à tous les fumeurs de narghileh. Des récipients respectifs reçoivent les cafés fraîchement torréfiés. Introduits brûlants dans ces vases, hermétiquement clos par des bouchons molletonneux, les grains suent leur huile parfumée et conservent, en se refroidissant, la plénitude de leur essence aromatique.

Et du lever au coucher du soleil, imams et hodjas, militaires et bourgeois se succèdent sans interruption dans la grande salle basse, et ne paraissent aucunement gênés de la société des *esnafs*, des petits boutiquiers, des hommes du peuple, voire même des gens de la plus infime condition qui y pénètrent à leur tour, et avec lesquels ils fraient, et, des heures durant, soutiennent des conversations empreintes de



A. Braun, éditeur

Babil d'oiseaux

Tableau de M. Rochegrosse, appartient à M. A. Gallard

quelques-unes grillagées. De larges divans courent le long des murs où se suspendent encadrés des versets du Coran et quelques naïves et criardes chromolithographies. Au fond, encadrée dans des faïences orientales, se dresse, construite en niche, une immense cheminée où, parmi des charbons ardents et des cendres accumulées, ronronnent, incessamment, de grandes bouilloires de cuivre. Tout autour, disposant en arcs leurs dimensions diverses, les *ibricks* au long manche, — ces cafetières d'Orient, en forme de cône tronqué, — accrochés à des clous, nimbent le foyer d'une auréole d'or. De part et d'autre, des crédences et des étagères supportent les boîtes en fer-blanc remplies de sucre, et les bocaux en cristal remplis de cafés, les jeux de tric-trac et les jeux de cartes pour le *scambil* ou la *kontchina* populaires, les soucoupes de *loukoums* et les ballotins de *tumbeki* persan, ce tabac spécial haché gros, froissé, humide et parfumé que les caravanes de Yezd et de Chiraz exportent toute l'année en pays musul-

la plus simple, de la plus franche et de la plus démocratique cordialité. Ce sentiment démocratique, inné chez les Turcs, et leur abstention des vins et des liqueurs fortes ont contribué beaucoup plus qu'on ne le saurait croire à l'évolution pacifique qui a marqué la Turquie Constitutionnelle.

VII. — PSYCHOLOGIE DE LA FEMME TURQUE

A Eminé Semiha haneum.

Elle est aussi simple, cette psychologie, que l'âme même dont elle fait l'objet.

Comme il ne faut pas étudier l'histoire de France dans les merveilleux romans d'Alexandre Dumas père, d'une invraisemblance telle qu'ils en paraissent vrais, il ne faut pas non plus étudier la psychologie de la femme turque dans des livres, conçus, certes, avec les plus louables intentions, réalisés avec une incomparable magie d'écriture, mais où les

âmes analysées ne sont pas des âmes turques, mais des âmes d'Occidentales « orientalisées ».

Qu'on me permette une comparaison. Il existe entre ces âmes et l'âme des *haneums*, le même abîme qui existe entre la véritable inspiration mélodique turque et cette même inspiration traitée par un Occidental, cet Occidental fût-il un homme de génie et eût-il nom Mozart. Quelle que soit sa maîtrise, le compositeur — à moins d'une objectivité qui, parfois, se rencontre, — ramènera le chant d'un art différent de son art à sa propre science. Cette assimilation aura pour résultat de faire paraître justes à des oreilles européennes des accords qui, précisément, à cause de cette justesse, sonneront faux à l'ouïe familiarisée avec la musique osmanlie. Ainsi des accords du cœur et du chant des âmes. Mais musique des voix ou musique des sentiments, ce sont presque toujours des mélodies européennes « enturquées » qui nous sont servies et non des mélodies ottomanes européennes.

Un autre point de grave importance. Le romantisme en littérature et le romanesque dans les aspirations du cœur sont, l'un, le produit d'un art et l'autre, celui d'une civilisation raffinés. Or le raffinement suppose, déjà, une civilisation. Et la femme turque n'en a connue aucune, jusqu'à ce jour. Quoiqu'elle ait pu lire, apprendre, étudier, écrire même, *en cachette*, les impressions ressenties, — éprouvées plutôt, — toutes d'extériorité, servies

par des suggestions et non par l'expérience, ont, peut-être, été capables d'influencer son esprit, mais non pas d'entamer son âme. Les velléités d'affranchissement dont quelques-unes d'entre elles ont témoigné, en ces dernières années, en passant à l'étranger, ont été inspirées autant par la conscience qu'elles commencent à avoir de la dignité de leur rôle que par leur impuissance absolue de faire triompher cette fierté. Si leur conduite manifestait hautement en faveur d'idées avancées, elle manifestait aussi en faveur de la pureté de leurs mœurs. Leur visage avait quitté le *yachmack*, mais la réserve dictée par la loi de l'Islam s'est toujours, comme un voile, étendue sur les pudeurs de leur âme.

Car l'âme de la femme turque, — des femmes turques, — est toute neuve, toute fraîche, toute virginale. C'est l'âme d'un enfant. Comme telle, elle trouve son expression, non pas dans le romantisme et dans le romanesque, mais — ainsi qu'au premier âge de la vie de l'homme, d'un peuple et de l'humanité, — dans le lyrisme, c'est-à-dire le chant du cœur, la croyance aux vertus, la poésie du devoir et du sacrifice. Et demain, toutes les femmes turques insuffleront ce lyrisme à leurs maris, à leurs frères, à leurs enfants avec la caresse de leur voix, l'encouragement de leurs regards, le réconfort de leurs baisers, toutes choses très douces, très tendres, très aimantes qui, passant par le cœur de l'homme se transforment en bonté, en énergie, en héroïsme.



Femmes Turques à la porte de la Mosquée
Tableau de S. E. O. Hamdy Bey, appartient au Musée de Boston



Le Matin à Djenghel-Keuy, sur le Bosphore (Tableau de S. E. Halil Pacha)



Sur le Bosphore (Aquarelle de M. P. Bellô, appartient à M. Adolphe Thalasso)

VIII. — LES YEUX DE LA NUIT

(Les Bekdjis — Les Chiens.)

A Riza Tewfick Bey.

Tout est tranquille ! Habitants de Stamboul, dormez !

Sous son ciel de lit velouté d'azur, la ville immense sommeille, éventée par les brises que souffle le *meltem*. La nuit est sans lune et, là haut, les étoiles brillent de tout l'éclat de leurs prunelles d'or.

C'est l'heure où Constantinople ouvre les yeux qui gardent son sommeil et sa tranquillité.

C'est l'heure où les *bekdjis* — ces veilleurs de nuit comme nous voudrions en avoir en France, — font et refont leur ronde. Chaussés de babouches molles, emmitoufflés dans d'épaisses et longues fourrures, ils rasent les habitations dormantes, faisant retentir sur les dalles leur énorme gourdin ferré.

Tout est tranquille ! Habitants de Stamboul, dormez !

Ils entrent, lentement, dans les ténèbres où, parfois, le vice et la faim parlent bas avec le crime. Au risque de leur vie, ils vont droit aux ombres grises lorsqu'ils ont entendu parler bas. Et ces croyants ont conscience de la tâche, volontairement assumée. Ils l'accomplissent, insouciant du danger, avec ce grand calme des Turcs devant la mort. D'avoir protégé les foyers et défendu les existences, ils connaîtront les joies du Paradis. Et cette charge et ce devoir, ils les transmettent à leurs fils, comme un héritage sacré.

Tout est tranquille, habitants de Stamboul, dormez !

Solitaires, ils marchent dans l'obscurité dense, braquant leurs yeux de lynx dans les recoins perdus, noyés d'ombre et de nuit. Du jour qui baisse au jour qui point, leur silhouette rassurante se profile

le long des murs et leur bâton sonore résonnant sur les pierres met en fuite l'infamie, et, comme avec un écho de voix, poursuit les actes coupables.

Tout est tranquille, habitants de Stamboul, dormez !

C'est l'heure où les chiens de la capitale, auxiliaires puissants des *bekdjis*, montent la garde autour des habitations. Ils cherchent, semble-t-il, à payer le pain et les rogatons reçus en veillant sur les mains qui les leur jettent. Tout le jour, étendus au soleil, ils sistent dans le kief et le désœu-

vrement. Toute la nuit, arpétant les ténèbres, ils guettent, ils épient, striant de leur pelage fauve l'ombre des rues faiblement éclairées. On dirait des chacals et des loups en faction. Museau au vent, oreilles aux écoutes, ils vont, ils viennent aux alentours des portes qui leur distribuent la nourriture et les douces paroles. Les uns achèvent leur repas de la nuit parmi les détritres déposés le long des chaussées. Les autres, hargneux, grognons, rongent, voracement, l'os déterré sous un amas d'immondices. Ceux-ci, repus, prêts à toute éventualité, parcourent les trottoirs sous la conduite de leur *capitan-pacha*, le chef des chiens du quartier, auquel toute la gent canine du voisinage est aveuglément soumise : molosse gaillard, s'imposant par la force, qui commande à la tribu, tranche les différends et paie de sa personne aux heures du danger. Ceux-là, postés en sentinelles à l'entrée de chaque rue, sentent de loin les gens qui passent et, de leurs yeux scrutateurs, les dévisagent à l'arrivée. Si l'habitant est du quartier, les queues remuent joyeuses, les museaux mendient sa caresse, et des jappements étouffés l'accompagnent jusqu'au pas de sa porte. Si le passant est un étranger, des grognements sourds préviennent de sa venue. Dès cet instant, le quidam est sous la surveillance,



Une Rue à Stamboul

Tableau de S. E. Halil Pacha



Femmes Turques en promenade sur la Place du Sultan Ahmet
Tableau de S. E. O. Hamdy Bey

étroite et méfiante, des chiens échelonnés le long de son parcours et se renvoyant les uns aux autres, comme un mot d'ordre, le grognement des sentinelles. Gare si les stations ou les allures de l'individu ont trahi une pensée louche, un geste suspect : l'une est perçue, l'autre flairé, infailliblement. De défensifs, alors, leurs grognements deviennent agressifs. Des aboiements prolongés, des hurlements sans fin, où perce la menace des crocs, suivent de près, emplissant l'ombre de leur signal d'alarme. Ils ne diminuent que peu à peu et ne cessent qu'aux bruits des pas de la ronde qui vient ou du gourdin qui se rapproche des veilleurs de nuit.

Et pendant que bekdjis et molosses, comme les yeux ouverts de la nuit, veillent sur Constantinople endormie, les patrouilles passent et repassent, taciturnes et résonnantes.

Tout de même, si les chiens aboyaient moins fort et les bekdjis faisaient moins de bruit ?

Tout est tranquille ! Habitants de Stamboul, dormez !

IX. — MUSIQUES ET DANSES TURQUES

A Mehmed Emin Bey.

Il est temps de détruire l'erreur profonde accréditée

chez nous qui résume en la lubrique danse du ventre la synthèse de l'art chorégraphique oriental. Non. Cent fois non. Ce n'est pas devant ces « abdomens en goguette », — comme

les a spirituellement caractérisés mon excellent ami Régis Delbeuf, le Directeur du « Stamboul », qu'on peut se faire une idée, la moindre, de l'originalité et de la diversité des danses osmanlies.

Il est vrai de dire, — pour des raisons trop longues à développer ici, — qu'en aucun pays les danses féminines ne revêtent un caractère aussi voluptueux qu'en Turquie.

Quelque grande, toutefois, que soit leur lasciveté, c'est de l'Art, c'est du grand Art. Elles traduisent, fidèlement, l'expression de l'amour osmanli, en même temps qu'elles revêtent d'un corps adéquat l'âme de la musique orientale : cette musique chantant jusque ses joies avec langueur, lente, dolente, qui berce l'âme et l'angoisse, chatouille et triture les nerfs, délicieusement, agace et flatte l'ouïe, met une douleur dans de la volupté, et, par le retour constant de ses quartes et quintes diminuées, porte aux sens comme une caresse irritante et continue. Et la danse exprime cette mélancolie et cette grâce, cette



Soldat Turc
Etude de M. Fausto Zonaro



MENDIANT TURC
(CONSTANTINOPLE)
Tableau de M. Albert MILLE

caresse et cet agacement, cette douleur et cette volupté. Elle est bien l'interprétation, idéalement mimique, de ces airs originaux, pleins pour l'oreille qui les aime entendre d'un charme infini, et très triste et très doux, fait de larmes qui rient et de baisers qui souffrent.

Plus d'une fois, — on tolère aux harems les garçons avant dix ans, — j'ai assisté aux fêtes, aux réceptions, aux danses des femmes turques.

Je n'oublierai jamais ma première visite au *yali* (villa) de K... Pa-cha, à Prinkipo. J'accompagnais une vieille parente. Nous entrâmes, suivis d'un eunuque noir, maigre, osseux, sanglé dans sa stambouline et dont le rire se sabrait de dents très blanches et très longues. Une musique douce venait à nos oreilles. Les haneums, réunies dans le grand salon qui dominait l'infini bleu de Marmara, s'adonnaient au plaisir des danses. Elles ne nous entendirent pas venir. A ma vue, elles eurent un seul et même cri, et, toutes, automa-

tiquement, sans changer de place, se tournèrent du côté des murs. La musique et les danses cessèrent. Il fallut que le *hadem* noir, avec sa voix de tête où flûtait une pointe de malice, leur assurât l'innocuité de ma présence, pour les faire se retourner. Elles nous offrirent, dès lors, leur plus gracieux sourire, et l'accueil le plus hospitalier.

Les danses reprirent. Mes yeux émerveillés d'enfant suivaient les pas de ces haneums les unes plus belles que les autres, vêtues de soies mauve, vert d'eau et bleu très fané, aux bras cerclés d'émeraudes, aux

doigts rutilants de rubis. Elles tenaient en main de grands *elpazés* rouges, ces éventails rudimentaires à plumes teintes, fixées en demi-cercle autour d'un manche en bois.

C'est la danse des *Elpazés*. Et les éventails rythment les gestes et les mouvements, et, en des brises mesurées, apportent fraîcheurs et parfums. Ils s'élèvent, tantôt, au-dessus des têtes, recouvertes par les *bach-eurtus*; ils masquent, tantôt,



Le Pont de Karakeuy

Cliché Sebah et Joaillier



Le grand Cimetière d'Eyoub, sur la Corne d'Or

Cliché Sebah et Joaillier



Touloumbadjis ou Pompiers irréguliers manœuvrant sur le lieu du sinistre
Cliché Berggren

les visages roses, épanouis par la joie de vivre; d'autres fois, comme des oiseaux écarlates, ils battent leur essor d'une épaule blanche à l'autre épaule blanche. A voir ces bouquets de couleurs et la grâce de chacun de ces pas, on croirait des corbeilles vivantes d'iris, d'œillets et de fleurs de grenade prenant leur vol dans des jardins de rêves. Et les elpazés rouges s'abaissent, se relèvent, se posent sur les yeux, se posent sur les seins, cependant que les corps tourbillonnent, s'élancent, retombent, légers comme ces duvets que soulève et que chasse un léger souffle d'éventail.

Les danses populaires ne sont pas moins caractéristiques. On en voit de très curieuses, les jours de fête, aux Eaux Douces d'Europe et aux Eaux Douces d'Asie qui sont à Stamboul, durant la belle saison, ce que le Bois de Boulogne et Saint-Germain sont à Paris, avant le Grand Prix. C'est là que se réunissent les *Tchinghianés*, ces belles filles de l'Orient qui rappellent les gitanes d'Espagne et les bohémiennes de la Hongrie : là, qu'elles se livrent à la danse, leur plaisir favori.

Un pas qu'elles affectionnent est le *Sirto* qu'elles ont, sans doute, vu exécuter

aux pâtres d'Epire et de Thessalie, et qu'elles ont introduit dans leurs réjouissances.

Douze à quinze bohémiennes, appuyant, chacune, la main gauche tendue sur l'épaule voisine, battent la mesure avec un grand mouchoir jaune, rouge, vert pistache, à ramages noirs, à pois blancs, à pigeons dorés. Et la farandole avance, serpente, sinueuse, multicolore, aux sons des *daïrés* et des flûtes champêtres. Les pieds se lèvent et s'abaissent, tous à la fois, les corps s'accroupissent et se redressent, cependant que les mouchoirs, comme des drapeaux de joie, claquent le mouvement et que la *Tchinghiané*, en tête de la danse, chante un air de pays, repris par les compagnes.

X. — LA TOILETTE DE STAMBOUL

Au grand peintre Halil Pacha.

Dans la nuit pâle, des nuages noirs courent vélocement. On dirait de fantastiques chevaux arabes. Vertigineusement, avec ensemble, ils fuient vers l'Orient. D'autres nuages, compacts et denses, les poursuivent.

D'autres encore qui disparaissent. Il semble, tant vite est leur galop, que le firmament se déplace et vole en sens inverse dans l'immensité.

Sous cette chevauchée, Stamboul se prépare au sommeil. Les feux s'éteignent un à un, et dans les rues se raréfient les ombres projetées par les bec de gaz, livides et vacillants.

Une à une aussi, les portes s'ouvrent. Manches et jupes retroussées, les ménagères vident leurs boîtes en scrutant l'horizon. Les zincs résonnent sur la chaussée. Au bruit, les chiens accourent, nez au vent, queue en trompette.

Et pendant que les détritiques sont soigneusement épluchés par des museaux grognons, les veilleurs de nuit glissent dans les ténèbres, gourdinant les trottoirs de leurs grosses triques ferrées, sonores et rebondissantes.

Les nuages, moins rapides, trottent maintenant dans la pâle nuit.

Au loin, des essieux, mal graissés, crissent lentement, redoublant par leur cri grinçant, les hurlements des chiens aboyant à la lune. Les grincements se rapprochent. Ce sont les tombereaux des *tchopdjis*, ces boueurs de la capitale, qui, toutes les nuits, dans l'ombre, procèdent à la toilette de Stamboul.

Les nuages ont cessé leur marche. Une pluie fine et serrée arrose les trottoirs, éta-



Sapeurs-Pompiers réguliers se rendant à l'exercice
(Collection de M. Adolphe Thalasso)



EN CAÏQ SUR LE BOSPHORE

Tableau de M. Albert Mille (Salon des Artistes Français de 1908)

Ayuntamiento de Madrid

lant sur les dalles, au pied des réverbères, d'étroites glaces miroitantes.

Juchés sur le haut des camions, les *tchopdjis* reçoivent tout ce que leur envoie l'élan des grosses pelles.

Et les pommes d'amour écrasées, les courgettes ratatinées, concombres amers et cornes grecques desséchées, aubergines racornies et laitues de Yédi-Koulé aux feuilles flasques et chlorotiques ; cosses, robes, enveloppes des légumes savourés, sont lancées, à toute force, par les biceps des balayeurs et nivelées, aussitôt, par le talon des *tchopdjis*.

Pelures, écorces, écales des fruits dégustés, sur lesquelles adhèrent encore des lambeaux de pulpe vive ; pastèques de Kanlidja, trop vertes, découpées, hâtivement ; figues de Kavack, moisies pour avoir trop attendu au cellier ; grappes de *tchaousch*, — ce raisin des Sultans et ce sulan des raisins, — gercé, aplati dans l'entassement des couffes trop pleines ; melons de Kassabah entr'ouverts, aux chairs fondues et sirupeuses ; hampes de maïs dénudées et comme marquées de petite vérole ; pêches pourries, prunes cancéreuses, brugnons gangrénés enterrent avec eux la joie des brises caressantes qui, lentement, les avaient fait mûrir.

Et les calices, les corolles, les pétales des parfums morts, pleurant encore l'eau jaunie des étroits cristaux blancs ; les bouquets de roses étiolées, — roses de Gul-Bahar, de Yeni-Keuy, de Pacha-Baghtché,

— molles, dégingandées sur leurs tiges fléchies ; les gerbes d'œillet défailants, — œillets de Thérapia tachetés de gouttelettes sanglantes, énormes grenadins de Bechiktach, fouettés de veines purpurines, — s'effilochant à travers la crevasse des limbes ; et les longs épis des tubéreuses Asiatiques, aux étoiles gluantes ; les touffes de dahlias, aux collerettes désespérées ; les verticilles de marguerites édentées ou doucement interrogées par l'amour ; fuchsias et gardénias sans vie ; jasmins de Chio et renoncules de Perse, anémiés, souillés, flétris amoncellent au fond des charrettes les cadavres des rayons, qui, la veille encore se jouaient dans les branches, parmi l'air pur et les senteurs.

Hâtivement, la besogne se fait avant le point du jour, comme pour épargner au soleil qui avait baisé ces soies, ces satins, ces velours embaumés, le spectacle de leur fin lamentable.

Maintenant la pluie tombe battante et drue, et la boue épaisse des venelles, liquéfiée en ruisseaux fangeux, charrie avec des eaux noirâtres de gros amas de pourriture.

Et les tombereaux continuent de s'emplier.

Plantant, alors, par le manche, pelles et balais, dans le tas visqueux, les *tchopdjis* se mettent en marche. Leur silhouette grise crayonne dans la nuit de larges épaules et des tailles herculéennes.

Dé ! tchuch !

Du haut de leurs immondices, ils conduisent les chevaux qui descendent les collines de Stamboul, de Péra et de Top-Pané et se dirigent vers la place d'Emin Eunu, — aujourd'hui Place de la Liberté, — les quais de Galata et le débarcadère de Kabatach.

Et crissante, grinçante recommence la plainte des essieux mal graissés.

Des bateaux spéciaux engouffrent toutes ces impuretés et s'en vont, suivis par des milliers de goélands voraces, les jeter, au large, dans les eaux de Marmara.

Le ciel dégagé des nuages, pose des pâleurs de lune dans l'espace rasséréné. Et dans les jardins, les potagers et les vergers, les villageois préparent les couffes



Le Kief du Pacha
Tableau de M. J. Warnia-Zarzecki



Femmes Turques à la Fontaine

Cliche Berggren

de légumes, les mannes de fruits, les hottes de fleurs qui, tout à l'heure, dans les rues, salueront de leurs parfums et de leur éclat, le lever du soleil.

XI

LES RUES DE STAMBOUL

A Selim Sirri Bey.

Rien de plus pittoresque, au soleil, que les grandes artères de Stamboul, ses places publiques et ses carrefours, où de l'aube à la nuit, toutes les religions, toutes les races, tous les costumes se croisent, où les musulmans coudoient les *frencks*, où marchands albanais, anatoliotes et persans s'en vont criant une marchandise portée sur les bras, le dos ou sur la tête : nougats de Top-Hané, berlingots de Stamboul, pistaches de Damas.

Et ce ne sont pas que des friandises qui se débitent dans les rues, mais tout ce qui se mange, tout ce qui se boit, tout ce qui se porte : pain, légumes et fruits ; eau, thé et salep ; ceintures, fez et babouches. Des vendeurs, deux par deux, passent et repassent, portant, sur de pimpantes civières, les uns : tasses, assiettes, soucoupes ; les autres : teintures, fards et parfums. Des boukhariotes vous tendent des plumes de paon, des bohémiennes vous proposent des fleurs, des garçons-barbiers vantent les bienfaits des sangsues grouillantes, élastiques qui s'étirent, collées aux parois de leurs boccas. Et les cris de ces débitants — les cris de Stamboul — se confondent en un seul cri, tout en gardant, chacun, son caractère distinctif, propre à une seule et même corporation.

Hommes et femmes, lentement affairés, se pressent sur la chaussée, débordent des trottoirs. En une symphonie de couleurs, incessamment renouvelée, les robes des imams, les *antéris* des bourgeois, les pelisses des *hodjas*, les *chalvars* des gens du peuple, soulignent, de leurs tons sobres, les notes claires des *férédjés* mauves et jaunes et des *tchartchafs* marron et violets.

Sous les voiles blancs et sous les *pedjés* noirs, de délicieux murmures gazouillent sans discontinuer, mêlant leur babillage à la voix des mendiants, aveugles ou manchots, qui psalmodient leurs infortunes, guidés par de jeunes *foukaras*, aux cris des âniers khurdes conduisant aux fontaines leurs bêtes chargées d'outres, aux sons nasillards que les musiciens ambulants tirent de leurs *kémendjés*, aux vociférations des *hamals* — les fameux portefaix, — attelés par quatre couples à d'immenses colis qu'ils portent, — à l'aide de longues perches appelées *siricks*, — sur leurs larges épaules, aux *vardas* hurlés par les *arabadjis*, mot corrompu du *guarda* des cochers génois invitant les piétons « à prendre garde ».

Fez, turbans, cha-



Chiens des rues de Stamboul
(Collection de M. Adolphe Thalasso)

peaux, *kalpacks* ondoient comme les flots d'une mer versicolore qui s'agite de plus en plus jusqu'à la tombée de la nuit, heure à laquelle les femmes turques doivent, suivant la loi, être toutes rentrées au harem, heure où le pont de Karakeuy déferle, en ondes féminines, des groupes de haneums arrivant du Bosphore et des Iles des Princes.

Dans les rues bordées de cuisines turques, le passant peut faire son menu du soir devant les casseroles, appétissantes de propreté, alignées sous ses yeux, et où mijotent le *pilaf* aux pois-chiches, le ragoût d'aubergines, le *kapamà* aux laitues et le *guvetch* d'agneau, — rôti éminemment national. Heureux et souriants, derrière les fourneaux, les chefs, de blanc vêtus, bras retrous-

sés, tablier à carreaux à la ceinture, remuent avec des louches en bois, le contenu des grandes marmites, reluisant ainsi que des soleils. Ceux-ci, surveillent la broche verticale de l'*Orman-kebap* présentant ses larges tranches de mouton à un foyer de braises en hauteur ; ceux-là, grillent les brochettes d'agneau, appelées *chiche-kebap*, servies toutes chaudes dans des assiettes en étain sur des losanges de *pita*, — le pain azyrne des Turcs, — longuement arrosé du jus fumant de la grillade.

A toutes les portes, des chiens quêteurs, langue pendante et yeux suppliants, attendent leur pitance en remuant la queue.

Ici, les cafés, dont quelques-uns, déjà, s'éclairent, offrent aux consommateurs musulmans le narghileh et le moka. Et les parties de tric-trac s'entament, cependant qu'au fond, cachés par des paravents grillagés, les consommateurs non musulmans commandent le *raki*, — la blanche absinthe de l'Orient, — et les innombrables hors-d'œuvre ou *mézélicks* qui sont, là-bas, le complément obligatoire de tout apéritif qui se respecte. Et les tables de s'emplir de rapiers. Bouchées de caviar, salade de concombres, olives de Kalamata, tranches de boutargue suivent les moules frites, les brochettes d'espardon, les petits radis roses et les *tziros* d'Arezzo grillés, — genre de caplans coriaces et nauséabonds. Et l'ingestion de ces hors-d'œuvre, paresseusement interminable, forme les délices de l'*akchamlick*, nom donné à ce repas avant le repas.

Plus loin, derrière des marbres, continuellement éponges, placés à fleur de trottoir et à hauteur de coude, les *limonadjis* débitent glaces et sorbets. Quelques tiges de cuivre, qu'actionne un mouvement d'horlogerie, martellent, de leurs pointes, des verres de cristal, lançant à la soif des passants leur appel hyalin. Sirops de roses, de griottes, de menthe, de framboises, citronnades, orangeades, orgeats et *hochafs*, — ce sorbet national fait avec des fruits secs bouillis dans de l'eau sucrée, — diaprent de vives couleurs les ventres trapus des grandes carafes reflétant aux lumières les feux de pierres précieuses monstres.

Sur quelques-uns de ces récipients, des citrons piqués de plumes se posent en guise de bouchons : on les croirait coiffés de minuscules turbans de janissaires, et, dans le col des au-



Jeune « *tchopdjî* » à la fontaine
d'après le tableau de M. L. de Mango



Type de Mendant (Collect. de M. Adolphe Thalasso)



Cliché Phébus

Le Théâtre des Petits-Champs

(Collection de M. Adolphe Thalasso)

tres, des entonnoirs s'enfoncent, remplis de gros morceaux de glace qui, comme de merveilleux brillants, pleurent des gouttes diamantées.

Et les *boughatchadjis*, et les *mohallébidjis*, et les *halvadjis* débitent sur leurs comptoirs, face aux clients, le feuilleté et les beignets turcs, saupoudrés de sucre ; la crème de riz, cuite à l'orientale, arrosée d'eau de rose ; et cette douceur spéciale à la Turquie, à base d'huile de sésame, de farine roussie et de *tahin* ou jus de raisin évaporé et très épaissi.

Et des voix annoncent sur les minarets la prière du soir. Les boutiques se ferment. Acheteurs et vendeurs regagnent leur logis. Les rues de plus en plus désertes, prennent l'aspect des rues de Londres un jour du Seigneur. Et Stamboul, — à l'exclusion du mois de Ramazan, — rentre dans la nuit et le silence, doucement bercée par le murmure des vagues, à peine distinct, de Marmara et de la Corne d'Or.

XII. — THÉÂTRES TURCS

ET SCÈNES EUROPÉENNES

Au grand poète Ekrem Bey.

Nulle part, plus et mieux qu'à Constantinople, l'implacable Anastasie n'a manié son énorme paire de ciseaux. Elle coupait, coupait encore, coupait toujours, sans trêve, sans relâche, sans cause, jusqu'au jour où elle fut, à son tour, impitoyablement coupée par la Constitution.

Croirait-on que *Ruy Blas* ne pouvait être représenté que si le théâtre « voulait bien » changer la *reine d'Espagne* en une *marquise* quelconque, de Castille ou de Saragosse ! Il n'est pas admissible,

avançaient très sérieusement les censeurs, qu'un laquais-ver de terre fut amoureux d'une reine-étoile.

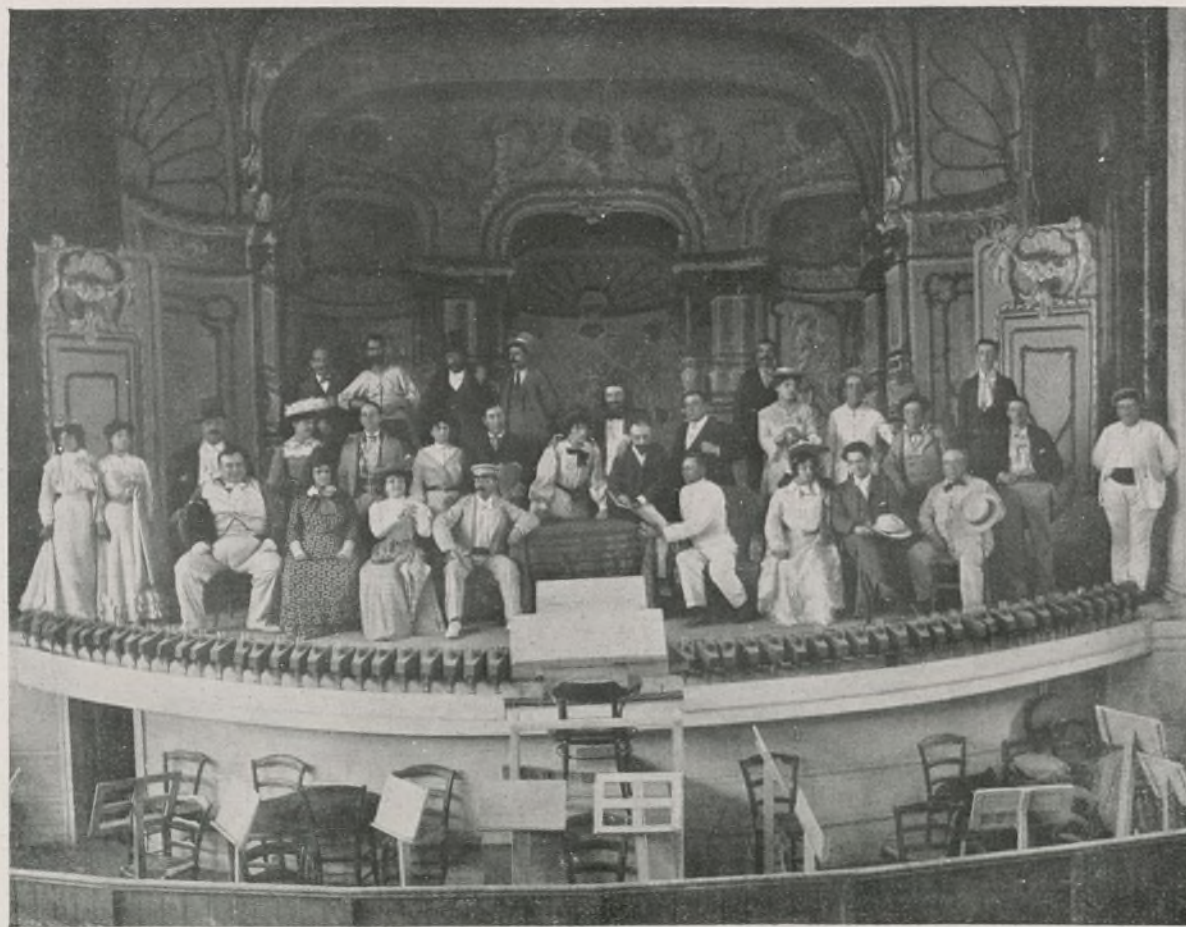
Le roi de la *Favorite* devait abdiquer et devenir un simple *duc* s'il tenait à être applaudi par le public de Pérà. Le titre même de l'ouvrage devait se changer en celui de *Léonore*. Il est inconvenant, affirmaient très sentencieusement les censeurs, qu'un mot qui sert à désigner au sérail les odalisques préférées — les *ikbals*, — soit placardé sur des affiches et traîné dans des programmes. Il va de soi que le célèbre sextuor couronnant le troisième acte était supprimé. Point ne fallait des ténors-Fernand refusant les maîtresses de leur maître, chapitrant leur Seigneur en pleine cour, brisant leur épée et foulant aux pieds l'ordre de la Toison d'Or.

Ce fut grâce à l'intervention de M. Constans, notre ambassadeur près la Sublime Porte, que notre grand Mounet-Sully put, en 1899, jouer au Théâtre des Petits-Champs *Œdipe-roi* et *Hamlet* sans « tripatouillages ». Il ne lui fut pas, tou-

tefois, permis, dans *Ruy Blas*, de souhaiter « Bon appétit » aux ministres intègres.

Sur la même scène, Jane Hading reçut, en 1904, l'ordre de remplacer sur les affiches le titre *La Princesse de Bagdad* par celui de *Lionnette*. Songez donc : Il existe à Yildiz des princesses impériales et le nom de Bagdad pouvait réveiller la question des Chemins de fer de la Mésopotamie.

Mais le comble de la cocasserie censoriale turque fut le propos tenu par un inspecteur des Théâtres à un Directeur de tournées. Ce censeur l'exhortait, avec un en-



La Troupe du Théâtre des Petits-Champs posant pour le Figaro Illustré

Cliché Phébus

(Collection de M. Adolphe Thalasso)



Les « hamals » ou portefaix de Constantinople

Cliché Sebah et Joaillier

thousiasme digne du trait de génie qu'il venait d'avoir, de remplacer tout simplement le titre d'*Œdipe-Roi* par celui d'*Œdipe-Bey* ou *Œdipe-Pacha* !

Interdits Sophocle et Shakespeare, Corneille et Racine, Hugo et Rostand. Interdits tous les ouvrages susceptibles d'ouvrir à l'âme quelque horizon nouveau ou de mettre au cœur une aspiration d'indépendance.

On se figure, aisément, si de tels « tripatouillages » et de pareilles interdictions s'exerçaient sur les chefs-d'œuvre du théâtre étranger, de quelle manière devaient être « charcutées » les pauvres pièces turques, lorsqu'elles n'étaient pas tout simplement mises au rancart.

De mauvais démarquages de nos plus mauvais « mélos » alimentèrent, durant de longues années, les scènes turques qui élèvent leur baraquement en bois dans le quartier de Schah-Sadé et à Direckler-Arassi, le cœur de Stamboul et le centre, au mois de Ramazan, de tous les amusements nocturnes. Oh ! les mauvaises pièces et les mauvaises traductions, autorisées avec l'intention manifeste d'étouffer chez le public tout élan vers l'idéal, et dans le but unique, avoué sans vergogne, d'étrangler le Théâtre Turc, encore au berceau !

Les temps n'étaient pas éloignés de la fondation de cette scène, et bien des mémoires gardent le souvenir de ses coups d'essai qui furent, et pour la poésie et pour la prose, des coups de maître. Trente-cinq ans nous séparent à peine de l'époque où le grand poète Ekrem dotait la scène turque de la première pièce en vers : *Afifé Angélick*, — la



Boutiques de « Babouches » à Stamboul

Cliché Sébah et Joaillier



Une Rue à Stamboul

Cliché Phébus

(Collection de M. A. Thalasso)



La Grand'Rue de Péra, à hauteur de Galata-Seraï

Cliché Sébah et Joaillier

Chaste Angélique, — considérée encore aujourd'hui avec les merveilleuses tragédies de cet autre génial poète Abdul Hakk Hamid, — présentement ministre de Turquie à Bruxelles, — comme les plus purs joyaux de la poésie dramatique ottomane ; trente-cinq ans nous séparent à peine de l'époque où Namyk Kémal, le sublime initiateur des Turcs dans toutes les branches de l'activité intellectuelle, celui qui, le premier, leur parla de patrie et de liberté, qui, le premier, leur inculqua les notions du devoir, de la

conscience, des droits et du sacrifice, écrivait, avec ce lyrisme ardent et cette perfection dans la forme qu'on retrouve dans toute son œuvre, le premier drame turc en prose : *Vatan*, — « la Patrie, » — le chef-d'œuvre incontesté du Théâtre ottoman et qui est à la scène turque ce que *le Cid* est à notre scène.

Le drame excita, à Stamboul, un enthousiasme indescriptible, dû à l'élévation des sentiments, à la pureté de l'écriture, à la simplicité du sujet : une jeune fille travestie en soldat rejoignant son fiancé sur le champ de bataille. Le public de Constantinople acclama frénétiquement l'auteur.

Conseillé par le néfaste Mahmoud Neddin Pacha, le Sultan Aziz interdit la pièce et exila le grand patriote qui fut un des fondateurs de « la Jeune-Turquie. » De cet exil datent les premiers organes indépendants turcs, le *Huriyett* « la Liberté » et le *Tasviri-Efkia* « la Pensée par l'image ».

Après avoir, sous Abdul Aziz et les règnes suivants, connu la joie des retours et la tristesse de nouveaux exils, après avoir, à différentes reprises, connu l'horreur des cachots, au fond desquels il préparait l'œuvre d'indépendance,

Kémal mourut en exil, en 1888. Sa vie n'a été qu'un long martyre, auréolé des plus rares vertus. Aussi le culte, voué, de tous temps, par les « Jeunes-Turcs » à sa mémoire, ressemble à celui que les anciens vouaient aux dieux et aux héros.

Héros, il le fut, non seulement pour la Turquie, mais aussi pour la France.

Nommé par le Sultan Aziz, — qui tenait à l'éloigner de Constantinople, — *mouavin* du vilayet d'Erzeroum, avec 780 Livres Turques, — près de 18.000 francs, — de traitement annuel, mais à la condition expresse qu'il cesserait d'écrire, Kémal répondit au Sultan en s'embarquant pour Marseille. En 1870, au moment de la guerre, il se trouvait à Paris. Il n'hésita pas à s'enrôler dans nos rangs avec Réchad, Méhémet et Hadji Nouri Beys. Simple soldat, il fit toute la campagne et se battit vaillamment près des nôtres, payant ainsi, d'obscur mais d'héroïque façon, la dette de reconnaissance contractée envers le pays où il avait puisé les premières notions de justice et de liberté.

L'exil, le martyre et la mort du poète viennent d'être vengés. *Vatan* est, en ce moment, représenté dans tout l'Empire Turc. Plusieurs de ces spectacles ont lieu sur les places publiques devant des affluences inimaginables de spectateurs. Mais soit dans les salles fermées, soit dans ces théâtres en plein air, des régiments véritables de l'armée ottomane, autorisés par le Ministre de la Guerre, défilent sur la scène et prennent part à l'action du drame. Les princes de la famille Impériale se font gloire d'assister à ces représentations. Notre ancien ministre, M. Camille Pelletan, qui se trouvait à l'une

d'elles, a dit dans les journaux l'émotion et l'enthousiasme du peuple turc devant le spectacle.

La Turquie Constitutionnelle a rencontré dans ce drame l'expression la plus haute de ses sentiments.

Une nouvelle ère s'ouvre pour la scène ottomane. Déjà, un Comité s'est formé en vue de la fondation d'un Théâtre-National et d'un Conservatoire de déclamation. En tête du Comité se trouvent deux noms illustres dans les lettres et dans les arts osmanlis. Le grand poète et critique déjà cité, Ekrem Bey, — actuellement Ministre de l'Instruction Publique, — qui, le premier, dota la Turquie d'un vrai code littéraire, le *Talimi-Edebiyat* où tous les préceptes sont tirés de la littérature ottomane elle-même, a accepté la présidence de la partie littéraire. Le grand peintre et archéologue, O. Hamdy Bey qui, le premier, dota la Turquie d'un vrai musée, le *Musée Impérial Ottoman*, a accepté la présidence artistique et administrative. Avec deux personnalités de si haute valeur, le succès de l'entreprise est, d'ores et déjà, assuré.

D'autre part, un élève de Sylvain, Burhaneddine Effendi, le premier Turc venu à Paris pour étudier la déclamation, est rentré, déjà, à Constantinople où il compte aussi fonder un Théâtre Ottoman. Une lettre de son professeur à mon ami Régis Delbeuf, du *Stamboul*, dit les grands espoirs que fonde l'illustre tragédien sur le jeune artiste osmanli, et le rêve qu'il caresse de jouer, — bientôt, — à ses côtés et aux côtés de Madame Sylvain, le *Bajazet* de Racine, dans le décor, historique et prestigieux, de la ville des Sultans.

Paris, Septembre 1908.

ADOLPHE THALASSO.



Inscription à la porte d'entrée du Harem au vieux Sérail

Enluminure de M. Lucien Zaccheo

(Collection de M. A. Thalasso)



Groupe de Bœufs aux Eaux douces d'Europe

Cliché Sébah et Joillier

L'Elégance Française en Orient

Le formidable mouvement d'opinion qui vient de renouveler les destinées de la Turquie, va transformer en peu de mois les aspects les plus traditionnels de la population et de la vie ottomanes. Déjà Byzance rajeunie s'entr'ouvre au faste occidental avec la même résolution qui l'avait livrée, frémissante, aux idées avant-coureuses de liberté. A son peuple enthousiaste, il plaira de vêtir et de parer selon des rites modernes sa noblesse auguste, sortie plus belle et sans atteinte de l'orage qui s'apaise. Bénéfice et prodige d'une Révolution sans Terreur : les Turcs, au lendemain d'un Quatre-vingt-neuf, vont entrer tout droit et de plein-pied dans notre vingtième siècle. Ils iront sans répit de nos leçons d'audace à nos leçons de goût. Ils savent que nous sommes là pour les guider, comme les ombres des aïeux étaient là pour les inspirer.

A la vérité, ce n'est pas d'hier que nous sommes là. Ceux qui chez nous et autour de nous régissent les arts de la vie attendaient depuis des années l'occasion décisive d'une conquête qui ne vût d'autres armes que celles de l'esthétisme le plus averti. Ce n'est pas non plus dans l'inaction, qu'ils attendaient. Un Laferrière, par exemple, en fournissant de longue date aux belles recluses de Stamboul des toilettes qui ne triomphaient, il est vrai, que dans le mystère des harems, avait préparé d'une manière infaillible l'avènement des élégances parisiennes en Orient. Ces toilettes, ces robes, ces petits tailleurs de Paris, c'était une séduction neuve, un charme inemployé, c'était la beauté libre et multipliée, au lieu de l'hermétique et monotone vêtement traditionnel. Ils ont peut-être, ces gracieux chefs-d'œuvre, pris à la Révolution une part plus grande qu'on ne peut dire. A travers les quartiers riches, ils s'en allaient vers les mosquées. On les dissimulait sous des voiles impénétrables, sous des tuniques. Le passant croisait, sans s'en douter, des conspirations de corsages et des revendications en frou-frou. Tout cela rêvait de s'étaler gaiement, au doux soleil, dans l'air parfumé. L'heure est enfin venue, et il n'est pas douteux que les maîtres de l'élégance française n'aient à remplir une mission importante, mission d'initiateurs et de pacifiques évolutionnistes, dans la Turquie nouvelle.



ROBE DE TULLE GREC
brodé lacet sur fond merveilleux mais avec guimpe et manches en tulle d'argent, exécutée pour Mlle Fairy, des Folies Dramatiques



ROBE PRINCESSE
en velours frisson vert « myrte » rebrodée à l'étoile devant ; guimpe et manches en tulle noir brodé d'arabesques filigranées or.

Ce n'est pas au hasard que je citais plus haut le nom de Laferrière. Dans le mouvement qui présentement se dessine, il est bon que Paris soit représenté là-bas par un maître parisien, par une maison dont le passé artistique supprime tout danger de compromissions, d'errements aventureux. Le cosmopolitisme n'a déjà que trop envahi de nos jours l'art du vêtement féminin, même dans sa capitale, même à Paris. Lorsqu'il s'agit d'initier un peuple naissant, ou renaissant, à notre goût, à notre sentiment de la ligne et de la parure, il est bon que les plus qualifiés s'en mêlent. C'est ce qu'a compris la maison Laferrière. Connue depuis longtemps en Turquie, elle a été une des premières à prendre position dans la société, dès que les règles de celle-ci commencèrent à prendre quelque élasticité. Aujourd'hui que la femme turque s'apprête à jouer un rôle de maîtresse de maison, à recevoir, à accepter des invitations, — par conséquent à éviter ou à commettre des fautes de goût ou des erreurs d'élégance, l'influence d'une maison essentiellement française ne peut être qu'extrêmement favorable à ce côté nouveau de son éducation.

Dans le grand Salon Jaune du Péra-Palace, les expositions de Laferrière ont depuis longtemps attiré l'attention des jolies jeunes femmes de Constantinople, qui, comme toutes les femmes du monde, aiment à faire valoir les dons de la nature et savent se préoccuper d'en multiplier le charme. Jusqu'en ces derniers temps on y voyait surtout des robes d'intérieur, des toilettes de bal. La Constitution rétablie va changer tout cela. J'ai vu, en préparation pour cet hiver, de vrais costumes, des costumes faits pour l'usage normal, régulier, et non pour les satisfactions presque clandestines d'autrefois. J'ai vu des tailleurs dont un, entre autres, méritait tous les suffrages par son élégance simple et de bon aloi ; fait en drap souple et fin, de nuance bleu « hussard », il moule le buste dans un ingénieux arrangement de soutache dont des lignes sinueuses mettent en valeur la perfection, cependant qu'un charmant petit gilet d'ottoman gris « ardoise » rehaussé de filigranes d'or se détache, discret, sur un jabot de dentelles à la « Robespierre ». Impossible d'allier plus de grâce légère à plus de style, plus de fantaisie à plus de sûre et charmante élégance. Et je ne décris qu'un

modèle parmi vingt ou trente, plus réussis les uns que les autres.

La vie mondaine aussi va prendre un tour nouveau. Il y aura des réunions d'après-midi, des thés ; on dînera en ville, — on dansera. Il est facile de prévoir l'attrait des réceptions de cet hiver dans les ambassades et au Péra-Palace en contemplant les créations nouvelles que Laferrière prépare en vue de cette partie du programme mondain en Orient. Voici par exemple une robe de visites qui nous révèle une silhouette bien nouvelle et d'une rare élégance. Taillée dans une charmeuse de soie bleu lavande, imaginez une tunique frangée qui enserre les hanches dans un mouvement onduleux d'une grâce infinie ; le corsage et les manches sont entièrement composés de tulle de soie brodé de gros effets dans le même ton. Sur cette transparence viennent se détacher des draperies qui rejoignent la ceinture haute de la jupe. On ne saurait rien imaginer de mieux approprié au milieu et au climat, et en même temps de plus parisien. Tout l'art d'un couturier tient justement dans l'entente heureuse de pareilles adaptations.

Pour le soir, dîner ou bal, voici encore une ravissante toilette de tulle gris pâle pailletée d'acier. Des draperies flottantes de crêpe de Chine bleu retombent mollement de chaque côté retenues par des attaches rebrodées d'or et de turquoises soulignant haut la taille. Mêmes motifs retenant la draperie sur l'épaule. Je ne cite, je ne reproduis que celles-là. Mais je m'oublierais en vain à vous détailler par le menu cent autres exemples d'un intérêt égal.

Une femme nouvelle est née : la Turquie européenne. Sa vie de naguère, nous ne la connaissions pas, nous la soupçonnions à peine, et l'on assure, sans nous étonner, que le mystère dont elle s'enveloppait était peut-être le charme le plus sûr de cette existence trop fermée. Maintenant, la Turquie va vivre. Après de si longs rêves, elle aura ses réalités, ses héroïnes, ses romans. Il est bon qu'avant tout elle ait son couturier, et nous devons nous réjouir que ce couturier déjà choisi soit Laferrière.

LAURENCE DE LAPRADE



ROBE DÉCOLLETÉE
en tulle gris perle pailleté acier avec grands effets drapés en crêpe de chine bleu Turquoise retenus par une ceinture or et brillants

Les Théâtres

Est-ce une illusion ! Il me semble que les spectacles de rentrée, cette fois, ne manquent pas d'un certain imprévu. Il est vrai que les fournisseurs habituels de MM. les Directeurs ne leur ont pas encore livré les pièces dont ils avaient reçu commande ; ce sont donc des œuvres plus inattendues qui ont vu le jour... de la rampe.

On a repris tout d'abord quelques ouvrages aimables, si fort décriés par les sur-esthètes contemporains que leur reprise est une surprise — heureuse. Par exemple, *Jean de Nivelle*, de ce lumineux auteur de ballets que fut Léo Delibes, musicien dénué de profondeur, mais non de charme, et ravissant orchestrateur. La Gaité-Lyrique mérite quelque éloge pour ce choix, qui a permis de fêter M^{lle} Bilbaut-Vauchelet dans le rôle créé par sa mère à l'Opéra-Comique.

De même, encore à la Gaité, le *Paul et Virginie* de Victor Massé, dont les accords agréablement vieillots fournirent l'occasion d'un triomphe flatteur à M^{lle} Castel, qui affrontait pour la première fois la scène. Cette exquise Virginie, servie par une charmante silhouette d'ingénue lyrique, une voix pure et bien timbrée dans l'aigu, a remporté un brillant succès, dont a dû être fier son maître Delaquerrière, le ténor de l'Opéra-Comique.

Quant à la pièce de Mallefille, *Le Cœur et la Dot*, que l'Odéon a repris, un peu beaucoup à cause de M^{lle} Reuver, sa nouvelle pensionnaire (une remarquable Nanon la chercheuse), ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais une comédie estimable, qui, ressuscitée avec l'atmosphère de l'époque, n'a pas laissé que de plaire.

Elle a même paru supérieure — parce que sans prétention — à la pièce de MM. René Peter et Danceny, *l'Or*, que vient de monter le théâtre Sarah-Bernhardt. Ce drame est assez romantique ; le héros en est une sorte de mauvais génie, le juif Simon Wahl, à qui l'argent donne une véritable toute-puissance. M. Maury a été intéressant dans la composition de ce personnage odieux, dont l'excuse est de venger la mort d'un père acculé au suicide à la suite d'un vol.

Ces pieuses reprises d'œuvres sans grande importance, mais bien françaises, ont amené les spectateurs les moins cosmopolites à voir sans émoi divers auteurs étrangers interprétés sur des scènes parisiennes.

La Maison en ordre, de Pinero, que nous a révélée le Vaudeville, est surtout à nos yeux une étude d'intérieur anglais. On a été un peu déçu. Que de froideur, à côté de jolies choses ! M^{me} Marthe Régnier a certainement ajouté de l'intérêt à cette comédie plus curieuse que belle, dans laquelle M. Joffre a composé de façon admirable, le mot n'est pas excessif, un personnage de vieux puritain solennellement insupportable.

Pantaloon, de M. Barrie, au Théâtre des Arts, est une bluette amusante et sentimentale, dans laquelle on a vu Colombine (la talentueuse miss Pauline Chase) et Arlequin, nous revenir après s'être fait habiller — littérairement — à Londres.

Quant à l'Allemagne, qui n'a pas voulu rester en arrière, elle nous a donné *Parmi les pierres*, de Sudermann, drame simpliste, quoique généreux, que d'aucuns ont tout bonnement traité de mélo. Le héros que nous présente cette fois M. Antoine, Jacob Biegler, est une sorte de Jean Valjean germanique, qui finit par être honnêtement heureux (non sans peine) après avoir été criminel. La mise en scène est naturellement prodigieuse ; l'Odéon se trouve transformé en chantier — un de plus dans Paris — que les grincheux lui jettent... la pierre ! Une grue, qui n'est pas de bois, mais de fer, joue un rôle important. MM. Desjardins, Bernard, Bour, Joubé, M^{me} Van Doren ont recueilli beaucoup d'applaudissements.

Il n'est que juste d'ajouter que la pièce renferme

des scènes poignantes, qui ont provoqué beaucoup d'émotion.

Le drame *Répudiée*, d'un nouvel auteur, M^{me} Louise Dartigues (dont personne n'ignore le vrai nom) a provoqué aussi beaucoup d'émotion au Théâtre Antoine, mais non pour la même cause. Glissons, n'appuyons pas ! Il s'agirait d'attendre quelque temps pour apprécier cette œuvre évidemment inexpérimentée, mais qui, loin d'être banale, est d'une noble inspiration et contient de réelles promesses. M^{me} Marie Marcilly a su faire pleurer le public.

Avec *l'Auberge Rouge*, au même théâtre, c'est le vrai frisson : M. Serge Basset, après maints autres (dont M. Nozière, excellent adaptateur d'*Un épisode sous la Terreur*) a mis à la scène une nouvelle fort tragique de Balzac. Un négociant assassiné, un innocent fusillé, c'est de quoi satisfaire les amateurs d'horrible, qui ont vivement goûté l'excellente écriture théâtrale de M. Basset, ainsi que le jeu de MM. Saillard et Colas.

Madame Bluff, de M. Alexandre Debray,



Mlle CASTEL
du Théâtre Lyrique Municipal (Gaité)

aux Bouffes-Parisiens, nous éloigne encore davantage de la haute comédie, mais quelle verve, quelles joyeuses folies, animées par le brio de M^{me} Augustine Leriche !

Il fait bon rire, « pour ce que rire est le propre de l'homme », fût-ce devant des inventions assez enfantines (c'est le cas de le dire) comme celles qui agrémentent ce *Petit Fouchard*, de MM. Ch. Raymond et Sylvine, qu'a adopté le Gymnase, et qui est suivi de deux autres gosses imprévus.

Il n'est pas jusqu'à la Comédie-Française qui n'ait pris soin de nous déridier, avec le *Bon Roi Dagobert*, œuvre plaisante, un peu risquée parfois, du délicat poète André Rivoire. On a eu le plaisir de voir Dagobert effectivement culotté à l'envers. Depuis le temps qu'on parlait de cette distraction légendaire ! Voilà une de nos curiosités d'enfants satisfaite. Il y a là un personnage d'esclave amoureuse (Nantilde) qui est joli. M. Berr, lequel, pour la circonstance, a augmenté son nom de deux syllabes, a été un roi excellent ; M^{lle} Piérat a été remarquable et M. Leloir parfait.

Malgré de délicieux passages, d'un sentiment intime et pénétrant, M. Rivoire se doit et nous doit une œuvre de poésie plus haute et plus pure, où il soit mieux lui-même.

M. Paul Bourget, dramaturge, est bien lui-même, et par là ses pièces, si elles manquent parfois d'habileté, de métier, n'en sont pas moins fortes

et émouvantes. C'est le cas de *l'Emigré*, qui vient d'avoir à la Renaissance un accueil non équivoque. Evidemment, cette pièce met en jeu trop d'idées et de convictions pour ne pas soulever des polémiques plus ou moins passionnées ; mais qui pourrait ne pas admirer littérairement la saisissante figure du vieux marquis de Claviers-Grandchamp, grand seigneur féodal superbement intransigeant, qu'a incarné de façon prodigieuse M. Guitry ?

Rien de plus poignant que l'angoisse du fils, apprenant que le marquis n'est pas son père, et ne pouvant user de ce secret ni pour se rendre libre et épouser la femme qu'il aime, ni pour empêcher « l'Emigré » d'accepter un héritage déshonorant. Les choses, vous le pensez bien, finissent néanmoins par s'arranger. La scène dans laquelle trois officiers discutent au sujet des inventaires a été également impressionnante.

M^{mes} Dorziat et Darcourt ; MM. Capellani, Boucher, Dieudonné, se sont montrés les dignes partenaires de M. Guitry. Quel plus bel éloge ?

Il y a encore de beaux jours pour les théâtres parisiens, bien que ce mois d'octobre ait mis une coquetterie imprévue — elle aussi — et délicate, à retenir à la campagne les amants de l'éternelle nature. Concurrence terrible ! car quel spectacle pourrait égaler celui de l'automne commençant, dont la magnificence n'est pas encore une agonie ?

Henri ALLORGE

Les Livres

La Librairie H. Laurens vient de faire paraître *La Peinture, des origines au XVI^{me} siècle*, par M. Louis Hourticq, agrégé de l'Université (un vol. grand in-8° illustré de 171 gravures. Broché : 10 fr. Relié : 12 fr.). C'est la première partie de la collection des *Manuels d'histoire de l'Art*, qui, dirigée par M. Henri Marcel, ancien directeur des Beaux-Arts, paraîtra en un délai aussi réduit que possible, et donnera en douze volumes l'histoire et l'évolution des diverses formes d'art à travers les âges sans distinction de pays.

L'histoire de l'art, malgré tous les égards dont on l'entoure, se ressent encore d'avoir été trop longtemps rejetée en annexe à la fin des livres d'histoire générale, en des chapitres hâtifs, où l'on mettait en tas des noms et des épithètes.

D'autre part, les érudits attachés à la recherche d'une documentation exacte et circonstanciée s'en tiennent nécessairement à l'histoire extérieure des Beaux-Arts ; pourtant l'étude de l'art ne commence qu'avec l'explication des œuvres, de même que celle de la littérature ne consiste que dans la lecture des textes ; la préparation historique tout entière n'a pour fin que de rendre plus complète leur intelligence.

Le livre de M. Hourticq, *la Peinture, des Origines au XVI^{me} siècle*, a pour but l'étude de ce langage particulier qu'est la peinture, et ses formes différentes, depuis les anciens monuments du dessin jusqu'à la fin du XVI^{me} siècle.

Les Grecs, là comme en toute chose, avaient acquis une manière très pure et une science du dessin qui ne s'est jamais complètement perdue, malgré des déformations barbares. Le haut moyen-âge apporte quantité d'éléments nouveaux, et fait de la peinture l'illustration des « Livres saints ». Mais les peintres ne se résignent pas à ce rôle secondaire : ils lui confient beaucoup plus qu'on ne leur demande, et s'en servent pour dire leur émerveillement devant la nature et se donner un plaisir des yeux. A la fin du XV^{me} siècle, la peinture, s'épanouissant avec une abondance extrême, étale des richesses qui se sont conservées et augmentées pendant des siècles ; les peintures flamande, florentine et vénitienne sont alors le résultat d'un lent travail antérieur ; cette formation suivie pas à pas dans ce livre, et rendue sensible par de nombreuses et belles gra-

vures, fait comprendre les différents styles et met quelques notions précises à la place des impressions confuses que nous comprenons sous le nom général de beauté.

L'ouvrage de M. Louis Hourticq, où la documentation la plus précise s'enveloppe d'une forme littéraire raffinée, résume en quelque sorte les caractères et les mérites de la nouvelle collection.

L'illustration est très abondante, rien de vraiment nécessaire à l'éclaircissement du texte n'y fait défaut ; il suffira, en quelque sorte, de feuilleter un ouvrage comme celui que nous annonçons aujourd'hui pour avoir par l'image une *Histoire de la Peinture, des Origines au XVI^{me} siècle*.

Nul doute que les collaborateurs groupés autour d'une personnalité aussi qualifiée que M. Henri Marcel, n'attirent sur cette importante collection à la fois l'attention et le succès qu'elle mérite.

□ □ □

La Librairie Hachette publie des *Pages choisies de Ruskin*, avec une introduction de M. Robert de la Sizeranne (3 fr. 50). C'est la première fois que paraissent traduites en français, des pages tirées de toutes les œuvres principales de Ruskin et donnant, par conséquent, une image complète et panoramique de ce rare et puissant esprit. Populaire dans tous les pays de langue anglaise à un point où peu d'écrivains l'ont été, Ruskin n'est encore connu chez nous que du public spécialement attiré par l'Esthétique. Mais comme on peut en juger par ces *Pages choisies*, il y a dans son œuvre immense de quoi intéresser toutes les classes et presque tous les âges de lecteurs. Le ton comme les sujets en est très varié : anecdotes, descriptions, railleries humoristiques, lyriques envolées se succèdent, en des proportions très diverses, et font de ce petit recueil un véritable choix de lectures idéales, ou idéalistes, à la portée de tous.

Classique par sa composition et ses sujets, ce recueil l'est encore par sa forme. M. Robert de la Sizeranne qui en a écrit l'introduction, avec l'autorité que lui donnent chez les Anglais mêmes, ses études sur la peinture anglaise et sur Ruskin, s'exprime ainsi : « Les traductions qu'on va lire sont littérales, passives, sans aucune tentative d'adaptation littéraire au génie de la langue française, et le plus souvent sans inversion. L'interprète s'est effacé pour mettre l'auteur et le lecteur face à face... »

Si la forme de ces traductions reste malgré tout, très littéraire, c'est que le génie d'un grand écrivain résiste même à cette épreuve qui est le passage d'une langue dans une autre et rarement ce fait aura été mieux démontré.

□ □ □

La Collection des Pays de France continue sa louable entreprise de régionalisme littéraire en publiant un recueil de contes bretons de M. Simon Davaugour, dont l'Académie française a couronné récemment un volume également consacré à la description du pays d'Arvor. (Un volume in-18 broché, 2 francs. Nouvelle Librairie Nationale, 85, rue de Rennes, Paris).

Dans les *Fronts têtus*, c'est, plutôt que la terre bretonne, les habitants et leur caractère étrange et, quoi qu'on en ait dit, bien peu connu encore, que M. Davaugour s'est appliqué à nous révéler. Cinq nouvelles, de fabulation différente mais d'inspiration analogue, nous montrent des Bretons venus à Paris pour faire leurs études et se retrouvant, en un petit hôtel du quartier du Luxembourg, tout à fait semblables aux émigrants qu'ils vont voir à la gare Montparnasse tout frais arrivés de Tréguier ou de Redon, — les maquignons et les fermières venus ensemble à la foire de Belle-Isle-Bégard, au pied du Menez-Bré — les paysans de la Roche-Derrieu devenus marins de l'État et apportant dans le service leurs terribles défauts : leur violence, leur entêtement, avec leurs grandes qualités de courage et de résistance. Mises

tour à tour aux prises avec les complications de la vie parisienne, inextricables pour leur ingénuité, avec les dangers de la navigation, avec les exigences de la discipline, ces âmes frustes nous sont habilement présentées dans des circonstances qui mettent en lumière toute leur valeur dramatique.

□ □ □

Voici une nouvelle et très jolie édition, par la Librairie Hachette, de *Ma Grande*, par M. Paul Margueritte, avec des illustrations du regretté Marold (3 fr. 50).

C'est un très simple, très vrai et très beau roman de vie profonde, qui commence un matin, parmi la gaieté des fleurs, pour finir un soir, parmi la tristesse d'un ciel d'orage ; un roman de vie où palpite jusque dans sa sensibilité la plus mystérieuse ce cœur humain qui contient parfois et ces fleurs et ce ciel d'orage...

Un jeune professeur, Noël Guislain, vit depuis de longues années déjà avec sa sœur, Marie-Anne, *Ma Grande*, plus âgée que lui, une sœur maternelle qui, n'ayant pu se marier, s'est vouée à ce rôle de douce, de prévenante compagne d'un frère adoré. Survient une femme, la Femme, vers qui se tourne tout naturellement la pensée amoureuse de l'homme jeune, désireux de connaître une autre sentimentalité, à côté de l'affection fraternelle. Chez la vieille fille, et malgré ses grandes qualités, une jalousie, née de son affection même, perce, d'abord inconsciente, puis plus forte que la raison, enfin terrible, fatale.

Cette jalousie accomplit sourdement son œuvre : Sonia, la gentille épousée, poursuivie injustement, pleure et souffre ; la pauvre jalouse souffre aussi, certes, et Noël, pris entre ces deux affections qu'il espérait unir, et dont il n'ose éloigner aucune, en se prononçant pour l'une plutôt que pour l'autre, cherche inutilement à faire agir la sage Raison...

Les plus beaux livres de Paul Margueritte sont ceux où il a, comme dans celui-ci, sondé d'une main délicate et d'un instrument à pointe d'or, des cœurs douloureux ; nul, aussi merveilleusement que lui, ne possède l'art de pénétrer les intimités de la pensée et d'y découvrir ces réalités secrètes et envahissantes dont sont faites les grandes souffrances.

□ □ □

On connaît l'importante *Histoire de Florence* de M. F.-T. Perrens, membre de l'Institut, qui obtint, lors de son apparition, le grand prix Jean Reynaud. C'est un véritable monument élevé à la vieille et noble cité, depuis les événements qui précédèrent la formation de la commune de Florence jusqu'à la fin du XV^e siècle. Le plan de cet ouvrage était immense ; s'il n'a pu être réalisé jusqu'au bout, il comporte du moins l'étude la plus approfondie et la plus complète, avec les commentaires les plus savants et les plus lumineux sur la période capitale de l'histoire florentine. Tout ce qui concerne la politique, les méthodes de gouvernement, la diplomatie, les mœurs et les usages du peuple et des grands, le mouvement des arts, est l'objet d'un examen critique dont les points de vue, pour être surtout remarquables de conscience, sont loin de manquer d'élévation et d'originalité. Tel qu'il est, l'ouvrage doit nécessairement faire partie de toute bibliothèque de travail. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que M. Pierre Godefroy, libraire, 51, boulevard Saint-Michel, qui s'est rendu acquéreur des derniers exemplaires, cède les six forts volumes de cet important ouvrage au prix de 20 francs au lieu de 45.

□ □ □

M. Romain Rolland continue, à la librairie Ollendorff, la biographie de *Jean-Christophe*, ce héros âgé déjà de six volumes, et dont la carrière nous intéresse de plus en plus à mesure qu'elle se déroule plus près de nous, dans les divers milieux parisiens que nous connaissons, — sans en être toujours fiers. Dans ce nouveau volume : *La*

Foire sur la Place, le génial artiste fait dans sa hautaine, maladroite et brutale intransigeance de cruelles expériences du pharisaïsme parisien ; à la recherche d'âmes capables de comprendre son génie, il traverse la vie de Paris, et connaît des heurts douloureux au théâtre, dans la littérature, dans la poésie, — en amour.

Ses déboires sentimentaux et intellectuels se compliquent d'un désastre artistique : son œuvre exécutée dans un concert est accueillie par des huées et des ricanements et il se sent une fois de plus, « plus seul que jamais dans la grande ville étrangère et hostile ». Il le croyait du moins, car une « grande âme n'est jamais seule, et à cette heure même où il se croyait isolé pour toujours, il était plus riche d'amour que les plus riches du monde ». Et il trouve en effet, quelque temps après, au cours d'une maladie qui le terrasse dans sa chambre sordide et misérable, la révélation d'une affection, d'un dévouement — le plus humble, le plus touchant — qui lui fait entrevoir pour la première fois ce peuple de France, qui donne l'impression d'une durée éternelle, qui fait corps avec sa terre, qui a vu passer, comme elle, tant de races conquérantes, tant de maîtres d'un jour, et qui ne passe pas.

Ce nouveau volume n'est pas davantage un roman que les précédents. C'est une étude, — une étude que l'on trouvera un peu sombre, parce que les vérités qu'elle analyse ne sont pas toujours très réjouissantes.

□ □ □

Nous ne vivons point à une époque exagérément pudique, — nul ne le contredira ; mais encore faudrait-il savoir à quoi s'en tenir sur la pudeur. De nos jours, on nomme volontiers *hardiesses* les pires polissonneries peintes ou imprimées, pendant qu'on réproche à grands cris indignés les poses plastiques et les reproductions du nu considéré en lui-même. La lecture de la très sérieuse et très savante étude de M. Havelock Ellis, sur *La Pudeur*, s'impose aux moralistes et aux personnes de bon sens qui désirent acquiescer sur ce point délicat une opinion solidement assise. La Librairie du *Mercur* de France en publie une excellente traduction de M. A. Van Gennep, à laquelle on a ajouté, du même auteur, deux autres études de psychologie d'un intérêt non moins actuel : *La Périodicité sexuelle* et *l'Auto-érotisme*.

□ □ □

Dans *l'Enfant*, un roman plein de vie et d'intérêt que publie la Librairie Universelle, M^{me} Alice Pépin se préoccupe de la situation faite aux enfants par les crises qui traversent la vie des parents. *La mère peut-elle suffire à l'éducation de son fils et méconnaître les droits du père ?* Cette question résume le livre, dont elle constitue le pivot. L'auteur, à la fin d'un récit fort émouvant, arrive à cette conclusion, qu'on oublie peut-être un peu trop de nos jours, parce qu'elle est naturelle et simple : « Il n'y a qu'une chose vraie quant au mariage, quant à la naissance, quant à la mort : c'est le foyer familial, légal, le foyer — le vrai foyer. »

□ □ □

Signalons encore parmi les publications récentes : *Jeanne d'Arc à Reims*, par M. Armand Bourgeois, illustrations d'Amaury Thiérot, chez L. Michaud, éditeur à Reims ; et du même auteur, chez Champion : *L'opinion contemporaine sur les Deux Chénier*.

Le Pays de Ligeil (Indre-et-Loire), par M. Jacques Rougé, petite étude historique, archéologique et descriptive fort consciencieuse sur un coin charmant de la Touraine (Lechevalier, éditeur).

Autour d'un Foyer Basque, par M. Pierre Lande (collection des Pays de France), étude très personnelle et aussi bien écrite que documentée, sur les mœurs d'un coin encore peu connu de nos provinces.

JEAN MAUBOURG

LES BONNES ADRESSES

MONTE-CARLO-MONACO

PAVILLON DORÉ Le seul ayant un garage dans l'Hôtel.
Vue sur la mer
Confort moderne. — Ascenseur
MONACO & MONTE-CARLO Omnibus à tous les trains gare Monaco

HOTEL SUISSE Le seul Hôtel en territoire français
Chauffage central & Electricité & Bains
MONTE-CARLO BEAU-SOLEIL Appartements pour Familles

HOTEL TERMINUS Le seul Hôtel près de la Gare
et de l'Ascenseur
MONTE-CARLO Vue sur les jardins du Casino
Ouvert toute l'Année

TAVERNE PARISIENNE Une des CUISINES
les plus renommées
24, Avenue de la Costa, MONTE-CARLO sur le LITTORAL

RAMBALDI Dépôt des Marques HANNAN, PINET, GIBAUT
English Spoken — Spricht Deutsch
CHAUSSURES 1, Rue Grimaldi & MONACO

MOEHR Créateur du LOTUS-BLEU
Visiter sa fabrique de parfums au PONT-ST-DEVOTE
Boulevard de l'Ouest & MONACO
Envoi franco du CATALOGUE et d'ECHANTILLONS sur demande

Marie Rebouch

MODES PARIS
40, Chaussée-d'Antin
MONTE-CARLO
22, Avenue de la Costa

NICE

HOTEL D'ANGLETERRE Un des PRINCIPAUX HOTELS
NICE Situation exceptionnelle
Jardin Public

VOGADE Place Massena, NICE
TEA-ROOM FRUITS CONFITS

GRITTI RISTORANTE ITALIANO
Tous les Jours *Ravioli, Tagliarini, Gnocchi*
5, Rue de Russie, NICE et tous Plats renommés

MESSY Photographe des Personnalités mondaines de la Côte d'Azur
31, Avenue Beaulieu, NICE
*** TRAVAUX d'AMATEURS TRÈS SOIGNÉS ***

FILLIAT Fabricant Orthopédiste, Bandagiste — Instruments de chirurgie et coutellerie
NICE, 6, Rue Masséna Inventeur et Fabricant du Rasoir FILLIAT
Breveté S. G. D. G. et Déposé



Salon de Musique du Paquebot "MAGELLAN"

COMPAGNIE DES

MESSAGERIES MARITIMES

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME au CAPITAL de 45.000.000 de Francs

PARIS, 1 Rue Vignon & 14 Boul^d de la Madeleine, MARSEILLE, 3, Place Sadi-Carnot
BORDEAUX, 20, Allées d'Orléans

PAYS DESSERVIS

- Egypte, Syrie, Grèce, Turquie, Mer Noire.
- Ceylan, Java, Cochinchine, Siam, Annam, Tonkin, Chine, Japon.
- Indes, Australie, N^{elle} Calédonie et N^{elles} Hébrides.
- Côte Orientale d'Afrique, Seychelles, Madagascar, La Réunion, Maurice.
- Espagne, Portugal, Sénégal, Brésil, République Argentine.

Voyages autour du Monde

La Compagnie des Messageries Maritimes met à la disposition du public diverses combinaisons de voyages circulaires autour du Monde avec :

- La Canadian Pacific,
- La Southern Pacific,
- L'Eastern et l'Australian Company,
- L'American,
- L'Australian Line,
- La Compagnie Générale Transatlantique.
- Les Grands Chemins de fer Américains.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS à LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN
par la Gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES
TOUS LES JOURS ET TOUTE L'ANNÉE
(Dimanches et fêtes compris)

Départs de Paris-Saint-Lazare :

10 h. 20 matin (1^{re} et 2^e classes seulement).
9 h. 20 soir (1^{re}, 2^e et 3^e classes).

Départs de Londres :

Victoria, 10 heures matin (1^{re} et 2^e cl. seulement).
London-Bridge et Victoria, 8 h. 45 soir, 1^{re}, 2^e et 3^e cl.).

Trajet de Jour en 8 h. 40

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples

Valables pendant 7 jours : 1^{re} classe : 48 fr. 25 ;
2^e classe : 35 fr. ; 3^e classe : 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour

Valables pendant un mois : 1^{re} classe : 82 fr. 75 ;
2^e classe : 58 fr. 75 ; 3^e classe : 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe, et vice-versa, comportent des voitures de 1^{re} classe et de 2^e classe à couloir avec w.-cl. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w.-cl. et toilette. Une des voitures de 1^{re} classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

EXCURSIONS

Billets d'aller et retour

Valables pendant 14 jours

Délivrés à l'occasion des

Fêtes de PAQUES, de la PENTECOTE, de L'ASSOMPTION et de NOEL

De Paris Saint-Lazare à Londres et vice-versa
1^{re} cl. : 49 fr. 05 ; 2^e cl. : 37 fr. 80 ; 3^e cl. : 32 fr. 50.

Pour plus de renseignements, demander le bulletin spécial du service de Paris à Londres, que la Compagnie de l'Ouest envoie franco à domicile sur demande affranchie adressée au Service de la Publicité 20, Rue de Rome, à Paris.

Paris à Table

par M. Jules CHANCEL

Numéro spécial du FIGARO ILLUSTRÉ, 15 Décembre 1908

50 Illustrations d'après Boilly, Drolling, Morin, Carrière, Henri Pille, L. Lebègue, J. M. Avy, Rieder, etc., etc.
Deux planches hors-texte en couleurs d'après LANCRET et de TROY.

Le FIGARO ILLUSTRÉ est en lecture sur les Paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique